

AVERTISSEMENT

Sur les traces de Colomb

Comme un premier cadeau de Noël, Dominique m'emmène en ce début d'année 1990 de l'autre côté de l'Atlantique, sur les traces de Christophe Colomb. Bien sûr, ses impressions ramenées de ce voyage ne seront pas les mêmes pour lui que pour moi. Il est rompu au dépaysement et moi à 23 ans à peine consommés, j'en suis à ma première expérience. Je ne connais que la Métropole, et encore, une partie infime seulement, certes variée et divertissante. Il est évident que ma mémoire idéalise ce tout premier voyage comme on le fait d'un premier amour. Qu'importe... Ici, les souvenirs et leurs délires colorés sont plus importants que la réalité. Les impressions, ce que l'on ressent, ce qui reste dans le cœur (vraiment !), tout cela n'est-il pas plus important que toute autre sensation ?

Donc, cette première traversée dégage dans ma mémoire comme le parfum exaltant de l'aventure, le goût épicé de la découverte. N'en déplaise aux aventuriers purs et durs.

REMERCIEMENTS

Je remercie Dominique de m'avoir mis le pied à l'étrier dans le vaste domaine de la curiosité du Monde. Virus contre lequel on ne connaît actuellement aucun vaccin et qui je l'espère ne sera jamais découvert.

On guérit rarement de cette maladie, certains développent des anticorps dans l'âge reculé de la retraite, mais ils sont rares. A l'usage des futurs voyageurs voici la liste des symptômes, si caractéristiques que le malade lorsqu'il est atteint ne fait aucun doute sur son état pour les connaisseurs :

1. Un air béat en sortant de l'avion
2. La recherche constante de températures ne descendant pas en dessous de 22°. Le maximum ? Bof... Avec l'alizé, régulier, ..., de bons cocktails de fruits frais et autres,..., disons que le maximum souhaité oscillera entre 30° et 35°.
3. Cette sensation de se sentir chez soi dès l'arrivée entre les deux Tropiques. Comme si être né au Nord, dans la grisaille avait été une simple erreur de parcours, oubliée aussitôt l'atterrissage consommé.
4. Une fâcheuse tendance à voir l'aventure dans les moindres recoins du tourisme aseptisé.
5. Suivie presque immédiatement d'une envie irréfragable de sortir des sentiers battus et de vivre sa propre expérience au bénéfice de la découverte et de l'inconfort (ceci pour les plus atteints par la maladie, certains, rassurez-vous, cher lecteur, ne seront jamais à ce point contaminés).
6. L'amour du Monde grandit, il brûle l'esprit un peu plus à chaque escale, et la passion du voyage dévore la vie, au point de vouloir voir la Terre plus chérie, plus protégée, pour que les générations à venir aient le temps de la regarder belle et généreuse comme on l'a vue.
7. Une tolérance plus grande pour tous, et l'envie de rencontrer plus de gens vivant différemment.
8. Une démangeaison constante au niveau d'un neurone. Vous savez, celui qui veut toujours aller plus loin.
9. Et, chaque fois, au retour, cette sensation de revenir de Mars, et que le quotidien est à bazarder pour vivre une vie plus pétillante, sans stress, plus tranquille, sans ennui !

Ces remerciements et avertissements ont été écrits en Janvier 1997.

Le voyage a été vécu en Janvier 1990...

Veuillez donc excuser ce style béat,

Je suis atteinte gravement de la maladie précitée.

Une passion fait vivre jusqu'au bout de la vie
Un Amour éternel imprime à l'existence
Les couleurs du Bonheur

A tous ceux que j'aime, et pour toi en particulier.

GRAND DEPART, SAMEDI !

Nous traversons l'Atlantique, et... déjà la Martinique s'illumine sous les ailes de l'avion!

Cependant, attention, "cette destination lointaine" n'est pas l'apanage de musards cagnards qui s'amollissent dans les délices de Capoue! L'île des béatitudes est la juste récompense d'un très long voyage. Jugez plutôt : nous n'abordons la Martinique qu'après un long voyage de quelques six mille huit cents kilomètres, de dix heures et demie de patience dans l'avion (à cause d'un léger détour par les cieux de Montréal), et de deux déjeuners servis pour compenser le décalage horaire de cinq heures, qui séparent l'île de la Métropole. Enfin, ..., deux repas nous sont servis et vue l'heure l'estomac se demande si c'est jour de fête à cinq repas avec veillée jusque tard dans la nuit ou si il y problème dans l'organisation du couvert...

Nous arrivons à Fort-De-France, il pleut ! Je ne m'y attendais pas, mais les pluies tropicales qui parsèmeront notre voyage ne se comparent pas aux pluies européennes, longues, grises, froides, ennuyeuses... D'emblée étonné et charmé par le climat, le cœur s'ouvre au meilleur...

Brèves explications climatiques

Un soleil bleu qui pleut sous les alizés

Sous le ciel bleu sans nuage, le soleil brûle nos épaules. Il égaie de son éclat généreux toutes les couleurs de la nature tropicale. Pourtant, de fines gouttes fraîches ruissellent sur nos corps. Il pleut sans nuage, d'où viennent donc ces gouttes fraîchement opportunes ? La brise océane tisse un lien constant entre les hauts sommets camouflés dans les nuages et les plages immaculées de soleil. Ce lien n'est autre que l'eau.

Au centre et au nord de l'île, se retranchent plusieurs montagnes appelées "mornes", ou "pitons". La plus haute d'entre elles, est la Montagne Pelée, qui culmine à 1397 mètres. Sur les sommets les minima avoisinent les quinze degrés au plus profond des hivers les plus rigoureux, mais cette formule sonne sous ces latitudes comme une billevesée. Ici l'on ne parle jamais d'hiver, l'automne n'a pas plus de sens et le printemps non plus, n'existe-t-il pour autant qu'une seule saison, un été éternel pour la Martinique et autres îles nées sous les Tropiques ?

Il y a comme qui dirait une bonne saison, et une saison moins bonne... Celle qui attire les touristes occidentaux, entre Novembre et Avril et celle qui les fait fuir entre le mois d'Août et le mois d'Octobre, les autres mois sont ceux bénis où les Martiniquais retrouvent enfin l'intimité de leur île. Mais revenons à nos Mornes et Pitons verdoyants, où la chaleur est toutefois sensiblement moins élevée que sur les plages où les visiteurs cuisent à l'étouffée. Elles sont en effet coincées entre les Pitons, une étuve en bonne et due forme !

L'espièglerie des géants verts

Sur les géants verts qui ceinturent le centre de l'île, la végétation se développe, abondante, au rythme des pluies fertiles. Les anglais l'appellent la "Rain Forest" (forêt pluviale), ils ont trouvé le juste mot, car si le terme "forêt tropicale" est néanmoins évocateur, il ne précise pas à quel point il y pleut. Impossible de la traverser sans subir au moins une trombe d'eau! Les sommets, l'alizé et leur compare, la forêt luxuriante, batifolent au royaume exclusif de l'humidité extrême. Les sommets espiègles se moquent des touristes en leur envoyant de fréquentes douches froides

au beau milieu de leur bain de soleil. Ce phénomène original s'explique aisément: les vallées escarpées du centre et du nord de l'île emprisonnent des nuages gorgés d'eau, ils remplissent leur mission séculaire en pourvoyant à la dense richesse de la forêt pluviale. Ces pluies consentent aussi à suivre les vents malicieux qui les dévient vers les paisibles rivages de la mer des Caraïbes et réveillent les corps engourdis des vacanciers. Ils ne se plaignent pas, car les alizés les aident à supporter plus longtemps une chaleur peu coutumière dans leur pays d'origine! Soufflant sans arrêt de l'Est, les brises tropicales dispersent un courant d'air salubre aux touristes en sueur hiver comme été, la température oscillant de jour comme de nuit entre 21° et 25° en haute saison et entre 25° et 30° pendant l'hivernage, c'est-à-dire, l'été chez nous.

"Amateurs de petites laines s'abstenir!"

"Quoique, à certains moments, je l'eusse bien enfilée, moi,...la petite laine!"

La nature a des humeurs de plaisantin, mais également des talents inégalables d'inventeur, elle créa il y a bien longtemps les grains. Au cours d'une promenade fastidieuse sous le soleil de plomb, un gros nuage gris parvient à s'échapper de l'emprise de la forêt intrigante, le ciel s'assombrit, la lumière de la verdure s'estompe, le temps d'une courte averse. Ce coup de fouet particulièrement mérité allège les jambes et redonne du coeur à la balade. Les corps enfin revigorés puisent leur énergie dans ce court répit et ils gravissent quelques mètres supplémentaires vers les sommets des mornes. Mais, les grosses gouttes de courage s'évaporent dès que le soleil apparaît. La luminosité s'intensifie tandis que le courage s'amenuise. Les marcheurs s'arrachent constamment à l'envie de s'arrêter au bord de la route et d'y rester pour contempler les paysages baignés de couleurs exaltantes.

D'une saison à l'autre

Nous avons de la chance, nous profitons des airs tropicaux à la période la plus agréable. En effet, les Caraïbes sont autant de Paradis que d'îles, à condition d'y voyager entre Novembre et Mai. En dehors de ces mois d'Eden, associée à l'humidité, la chaleur peut devenir un "supplice". Ô, *doux supplice !!!* Une écrasante température de 38°C sévit parfois dans les vallées protégées du vent. Cependant, l'été dans les Caraïbes ne se révèle guère sous le jour d'une aventure exténuante ou desséchante. Pour s'éloigner de la poussière brûlante des plaines et se rafraîchir un peu, il suffit de s'évader vers l'est, dans la fraîcheur (toute relative) de l'altitude où souffle la brise océane. En dépit de fréquentes averses, et d'une saison des pluies prévue inlassablement pour l'été de chaque année, rien ne sert de s'inquiéter de la grisaille, redoutée par les indigènes du nord de l'Europe. Qui plus est, au coeur de la saison des pluies, les faits sont rares. Et puis, une tiède ondée rassemble les estivants à l'ombre d'un bar aéré, où il fait bon siroter un ti' punch en écoutant les serveurs discuter en créole. Pour d'autres plus sportifs, ou plus fantaisistes, c'est l'occasion de faire trempette dans une mer agréablement tempérée. Cette petite douche naturelle d'eau douce débarrasse aussi, du sel marin, la peau des plus paresseux restés allongés sur la plage. Tout y trouve avantage, la nature s'en trouve ravivée, la poussière ne se soulève plus au moindre mouvement, et l'air se donne des petites attitudes satisfaites inspirées par la propreté toute neuve. Bien entendu, si durant cette même période un ouragan erre sur l'arche des Petites Antilles, nous ne parlerons plus d'un simple nettoyage bon enfant. L'événement sera qualifié de « désastre », de « déchaînement monstrueux des éléments » .

Le parcours maladroît de cette nature saccageuse est engendré par une zone tournoyante de tempête au sein de laquelle la vitesse du vent est comprise entre 0 et 300 km/h. rien que ça! Ce

phénomène apparaît entre les mois d'août et d'octobre. N'insistons pas, ces circonstances ne se présentent qu'occasionnellement. Les théoriciens expriment ce cas rare, sous la forme d'une probabilité, et cette dernière est quasi nulle en ce qui concerne l'île où l'on a choisi de passer des vacances. Fions-nous aux chiffres plutôt que de gâcher notre plaisir en nous alarmant futilement sur un avenir inopinément incertain.

La Perle créole

La Martinique brillante, étincelante est l'une des perles qui orne le joli collier que dessinent les îles des Antilles. Le joyaux fut offert par les Dieux, posé là entre ciel et océan au cœur du 10e et du 20e degré de latitude Nord, comme un trait d'union entre les deux Amériques. Cette rivière de pierres précieuses s'étire sur 8.495 kilomètres carrés. L'archipel abrite trois millions d'habitants sur des îles pour la plupart volcaniques.

Derrière l'une des plus belle parure du monde se blottit la Mer des Caraïbes chaude et calme. Les côtes ouest des îles y baignent dans un climat sec, caressées par la douceur maritime. On les nomme les côtes sous le vent, car les alizés, vents dominants de la région, viennent invariablement de l'océan, c'est-à-dire de l'Est. L'alizé doit donc traverser toute l'île, chevaucher les Mornes et Pitons avant d'effleurer les plages aux pieds desquels la Mer des Caraïbes ronronne. Mais, à l'Est des îles, les côtes affrontent la houle plus froide de l'impétueux Océan Atlantique. Ces dernières, appelées côtes au vent, sont balayées par les alizés qui leur mènent un combat frontal incessant. Il y pleut souvent. Ces côtes s'arment d'une barrière de corail, comme d'un bouclier contre le courroux des flots océaniques. Le bleu océanique écumeux vient se briser net sur cet avant poste de la côte au vent, et permet ainsi à la côte de résister contre les assauts. Autre conséquence de cette parade, là où la vague rageuse vient mourir, naît un lagon, aux eaux claires, transparentes et calmes. Spectacle étonnant où la fureur océane côtoie sans frontière visible la tranquillité d'un lagon paradisiaque.

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE...

Notre hôtel, " Le Carbet ", nous offre des paillotes en bordure de plage à la sortie du village du même nom. Quelques boutiques aux portes du club, un bar, une piscine, un restaurant dessinent un village dans l'espace qui nous accueille pour une semaine. L'ambiance nous dicte de lézarder sans même sortir le bout du nez de cet endroit calfeutré. Bien sûr, nous nous en serions peut-être contentés, si la curiosité ne l'avait emporté sur la paresse. C'est le capitaine qui décide, sans se laisser infléchir, que nous enfourcherons nos chaussures de sport dès que le petit déjeuner sera englouti, et... déjà nous foulons les routes de la Martinique. Nous savons que vers le nord Saint Pierre, l'ancienne capitale de l'île nous attend. Munis de notre courage, de notre instinct remplaçant la carte géographique introuvable un dimanche, et de l'appareil photo, indispensable mémoire de nos souvenirs futurs, nous sommes prêts pour affronter les cinq kilomètres qui nous séparent de notre rendez-vous avec l'histoire (chiffre peu fiable car la balade prit toute la journée, enfin...disons que c'est ce qui m'a semblé...).

Grand Case

En sortant, premier étonnement, le village du Carbet accueille de multiples maisonnettes en béton, pas plus grandes qu'un salon carré. Elles sont recouvertes de tôles ondulées et rouillées, leurs portes s'ouvrent sans pudeur sur la rue. Cet apparent dénuement, accentué par la pénombre épicée de chaque alcôve, cache souvent une splendide chaîne stéréo dont le son se répand en toute convivialité jusqu'aux seuils des demeures voisines, desquelles sortent, sans gêne d'autres décibels. Cette joyeuse mais peu excessive cacophonie donne un petit air badin à ce bourg bâti sur l'emplacement d'un ancien village caraïbe.

Son nom, il l'hérita de ses premiers découvreurs, des indiens caraïbes issus de la région de l'Orénoque. En effet, "Carbet" est un mot amérindien, il signifie "grande case". C'est-à-dire, la case où les chefs se rassemblaient lorsqu'il fallait prendre des décisions.

Légendes et Histoire

Un "paisible" destin bouleversé

Le destin du village et de l'île fut bouleversé, le jour où Colomb, en 1502 entendit siffler de si près les flèches des Caraïbes, que les Espagnols ne virent en la population que des anthropophages qu'il convenait d'éliminer au plus vite. Les envahisseurs s'adonnèrent à une tuerie dans les règles de cet art si bien maîtrisé par tout conquistador de l'époque. Puis lassés, où manquaient-ils de cibles ? Ils pillèrent l'île qui n'offrait qu'une végétation tropicale inutile et insignifiante, au grand désespoir des nouveaux envahisseurs avides de trésors beaucoup plus monnayables. Ils n'avaient pas compris que l'or de l'île se reflétait dans l'émeraude intransportable d'une forêt tout entière. Les pépites jaillissaient des salines immaculées. L'anthracite du volcan prêt à bondir nourrissait d'énergie toutes les ambitions, tous les rêves de paradis. Le secret des mangroves encore intactes regorgeaient de filons de tranquillité inépuisables, mais ça, les nouveaux colons ne le décelèrent pas. Ainsi la faune et la flore du paradis reçut du sort un court répit.

Un nom de légendes

Lorsque la goélette de Colomb approcha de la baie du Carbet, la Martinique en était à sa seconde génération d'envahisseurs : les Indiens caraïbes en étaient les premiers. Ceux-ci avaient chassé vers Hispaniola les Indiens Taïnos, les premiers habitants paisibles de l'île. Christophe Colomb surnomma l'île Joannacaira ou Juanacaéra, "l'île aux iguanes", sans se préoccuper du joli nom que lui trouvèrent les Taïnos. Les Indiens la baptisèrent "Martinino", qui signifie "l'île aux femmes", avant que les Caraïbes ne l'eussent appelée "Madinina", "l'île aux fleurs". Cette période de l'histoire souffre quelques incertitudes, certains historiens racontent la version précitée, d'autres spécialistes considèrent que l'île aux Iguanes, était le nom qu'avaient inventé les Caraïbes, il s'orthographierait alors "Jouanakaera". Dans les guides touristiques, les auteurs indiquent souvent que l'ancien nom donné par les Arawak était "Madinina", et que ce terme traduit la beauté inviolée de "l'île aux fleurs". Impossible de se faire une idée précise quant à l'identité de la Martinique lors de la découverte de celle-ci par le célèbre navigateur. Un autre doute subsiste, le Génois posa-t-il ou non le pied sur l'île ? Il est probable, que vexé par l'accueil plutôt vorace des indiens caraïbes, il ne daigna ni baptiser ce point insignifiant sur une carte marine, ni descendre à terre. Mais alors, pourquoi annonce-t-on que le nom actuel se réfère au jour de la saint Martin, celui où Colomb foula les plages du Carbet. Pourquoi, la Martinique ne commémorerait-elle pas le premier nom qui lui fut donné : Martinino ? Ces versions contradictoires sont l'apanage de faits

transmis trop longtemps oralement, sans qu'aucun support écrit n'en assure, devant l'érosion du temps, la véracité. Cependant, si l'on s'attache moins à la rigueur historique qu'au charme d'une narration d'événements anciens, ceux-ci s'inscrivent alors, au fil des siècles sous le signe des légendes passionnantes contées dans la pénombre du soir sur le pas de la porte d'une case pittoresque. Quoi qu'il en soit, la venue du grand découvreur ne fut guère l'épisode le plus brillant que l'Histoire fit endurer à la douce Martinique. Pourtant, un monument fut édifié sur la plage du Carbet, il y a plusieurs années. Il commémorait le débarquement, au Carbet le 18 juin 1502, de Christophe Colomb, et des aventuriers qui l'accompagnaient. La mer vengea la mémoire de l'île en emportant lors d'une tempête cet hommage qui ne fut pas remplacé.

L'Occident se partage le Monde

Les espagnols se désintéressèrent rapidement de ce pauvre confetti de pacotille posé sur ce qu'ils considéraient déjà comme le "Lac espagnol". Cette fatuité doit son origine à l'avènement du Pape Alexandre VI. En effet, ce dernier d'origine ibérique fut élu à la tête de l'Eglise, peu après les premières découvertes de Christophe Colomb. En échange d'un vote de la reine et du roi d'Espagne en sa faveur, le nouveau Pape signa la bulle « *Inter coetera* ». Celle-ci octroyait à Ferdinand et Isabelle le monopole de la navigation et le droit exclusif d'occuper les territoires situés au-delà d'une ligne Nord-Sud passant à cent lieues à l'ouest du Cap Vert et des Açores, alors, possessions du Portugal. Les anses de Martinino, ou de Joannacaira ne représentaient que de vulgaires mouillages tranquilles lors d'escales sur la route de la Nouvelle Espagne, le Mexique, ou au retour sur le chemin de l'Espagne avant d'affronter les humeurs versatiles de l'Atlantique. Plus d'un siècle après la visite de Christophe Colomb, Belain d'Esnambuc et ses compagnons débarquèrent sur cette même plage du Carbet le 15 Septembre 1635. Ils exploitèrent l'endroit comme un repaire idéal pour développer la flibuste alors fort lucrative. Elle symbolisait aussi l'île à prendre afin de battre en brèche la prédominance hispanique dans l'archipel des Caraïbes. Pierre Belain d'Esnambuc appuyé par Richelieu et armé de sa foi de capitaine normand prend possession en 1635 de la Martinique au nom du Roi de la Compagnie des Isles d'Amérique, Louis XIII. En 1636, d'Esnambuc promeut son neveu Du Parquet gouverneur de l'île. Et quelle ne fut pas la surprise des Indiens, lorsqu'ils virent s'ériger au Carbet la première maison de pierre de la Martinique. Elle se situait sur l'îlot formé par les deux bras de la rivière du Carbet. En 1650, le gouverneur fut institué seigneur propriétaire de l'île. La famille édulcorait ses buts tacites par une feinte vocation patriotique qu'elle simulait jusqu'à l'altruisme. En réalité, tous les membres de cette famille se taillaient un empire commercial en arrachant à son illustre protecteur, Richelieu, le monopole du commerce du sucre, digne héritage de Christophe Colomb qui fit importer la canne sur les îles de l'arc. En plus de la canne à sucre, le tabac, le manioc, et l'indigo vivent en rois sur "l'île aux fleurs". Evidemment, cet essor favorisa aussi le déclin des espèces endémiques.

La contrariété légendaire des Français

Les flibustiers - marchands - contrebandiers - pirates - se révélèrent brillants dans leurs activités. Ils manifestèrent des qualités inattendues dans le domaine de la gestion des plantations ainsi que dans l'art de commercer leur production. De surcroît, le cours de l'or blanc ne cessait de franchir ses plafonds. Le ciel de ces commerçants d'un genre nouveau était constellé d'étoiles de chance. Ces circonstances attisèrent des convoitises qui engendrèrent les perpétuelles guerres entre les Français, et toute autre nation désireuse de générer des bénéfices colossaux grâce à l'exploitation des richesses de l'île. L'Angleterre fut la nation qui s'opposa le plus virilement aux volontés d'expansion de la France. Veillant au grain, Louis XIV décida de faire de la Martinique et des

îles françaises situées dans les parages, des " îles à sucre ", les cloîtrant, pour leur infortune future, dans la monoculture. Le Roi met aussi la centralisation à l'honneur car, en avril 1664, il racheta les îles. Il confia les manoeuvres transactionnelles à la "Compagnie française des Indes occidentales" fondée en 1660 par Colbert. Il applique ainsi une doctrine économique nouvelle, venue d'outre Manche : le mercantilisme. Les options prises par le fidèle Premier Ministre visaient uniquement à poursuivre ce seul but économique : organiser le commerce extérieur de manière à accroître le stock monétaire, considéré, à l'époque, comme richesse essentielle. Cette science en était alors qu'à ses balbutiements.

Poussés par la fièvre de l'or blanc, les Français, la plupart Normands, vinrent de plus en plus nombreux s'installer en Martinique. L'effervescence du marché du sucre qui s'ensuivit, contribua à multiplier les tentatives anglaises à s'emparer de l'île. Les colons créèrent des milices pour assurer leur protection. Ainsi, en 1664, le Carbet possédait deux compagnies de milice, l'une couvrant un territoire allant de Fonds-Capot à Grande Anse, l'autre, appelée la Colonelle couvrant la région située entre la rivière du Carbet et l'Anse La touche. En 1667, tous ces braves miliciens firent leurs preuves en repoussant les Anglais à Grande Anse.

Des personnages inoubliables

L'église du Carbet ainsi que celle de Case-Pilote au sud, et du Prêcheur au nord de Saint-Pierre furent les premières églises de l'île bâties en matériaux durs. Elle fut terminée en 1776. Après Christophe Colomb, d'Esnambuc et Du Parquet, l'abbé Goux marqua les souvenirs du bourg paisible. De 1835 à 1861, l'abbé Goux fut le curé du Carbet. Doté d'une forte personnalité, il écrivit un livre de catéchisme en créole. Il créa une école pour les filles et une autre pour les garçons. Il oeuvra pour qu'un pont soit construit sur la rivière qui descend des deux pitons. L'église qu'il fit réparer après le tremblement de terre de 1839, échappa à la nuée ardente de 1902. Aujourd'hui classée monument historique, elle arbore fièrement sa façade baroque du dix-huitième siècle.

Au cimetière du Carbet, la tombe la plus célèbre est celle de « Dame Caffiolo » et de ses enfants, enterrés au Carbet après avoir fait naufrage à la suite d'un cyclone, c'est " la tombe de la dame espagnole".

C'est à la Galerie d'Histoire et de la Mer, exposition permanente qui retrace l'histoire du nord - Caraïbe, berceau de l'histoire martiniquaise, que nous apprenons qu'une partie de la famille de Joséphine était native de la commune.

Enfin, le Musée Paul Gauguin, centre d'art édifié par Maïotte Dauphite en 1979, évoque la vie de l'artiste et présente des reproductions photographiques de son oeuvre martiniquaise. Dans une lettre à C. Morice datant de 1890, le peintre constate : "L'expérience que j'ai faite à la Martinique est décisive. Là seulement je me suis vraiment senti moi-même et c'est dans ce que j'ai rapporté qu'il faut me chercher (...). " Le musée se situe non loin de l'Anse Turin, près de l'endroit où Paul Gauguin et son ami Charles Laval s'installèrent dans une " case à nègre ". De juin à novembre 1887, la Martinique fit éclore le talent que nous reconnaissons aujourd'hui au célèbre Gauguin. Peut-être faut-il vénérer en cette occasion le fruit du hasard qui conduisit le peintre en Martinique, après avoir subi une lourde déception à Panama. Mais ce cadeau du destin fut

éphémère, puisque Gauguin choisit Tahiti pour parfaire le développement de sa personnalité. Cependant n'oublions jamais, que la Martinique invita le maître à franchir les portes qui menaient sur les chemins de l'aventure décisive que fut la découverte de l'exotisme. Il puisait dans l'éclat de la végétation tropicale et les suaves nuances colorées du paysage les éléments d'une peinture renouvelée. Il trouva, ici, le style qui le rendit célèbre. La Martinique, image parfaite et unique du paradis réveille en chacun de nous la passion de la beauté et révèle les talents des artistes.

Sur le chemin de ruines bavardes

Le bourg du Carbet s'étend en longueur sur la côte caraïbe, offrant de longues plages de sable noir. Au Nord sur la route de Saint-Pierre, Grande Anse paraît s'étirer jusqu'à l'ancienne capitale, tant elle est longue. Le charme mystérieux et sévère de ces plages de velours noir étouffe presque la rumeur de la mer, et nous incite à de fréquents arrêts contemplatifs. Nos petites vies écrasées par les immenses cocotiers qui filent vers le ciel, les yeux émoustillés par la palette infinie des nuances et des lumières, nous imbibons notre âme des splendeurs généreuses alentour.

Alors que la poussière chaude du Carbet a remué ses ancêtres souvenirs, nous sortons déjà du village. Nous marchons sur la voie empruntée par les voitures, peu nombreuses, heureusement, mais toutes rutilantes. Rares sont les petites cylindrées, cette deuxième constatation déconcerte Dominique, car il sait qu'il n'y a pas d'autoroute ici. En outre, les routes très sinueuses, vu la configuration de l'île, n'offrent pas l'occasion de se servir de toutes les prouesses dont sont capables ces bolides. Visiblement, les Martiniquais sont fêrus de voitures neuves et jolies.

Chemin faisant...

Autrefois, il était difficile de se rendre à pied du bourg à Saint-Pierre. Aussi, en 1854, l'abbé Goux, curé au Carbet insista-t-il pour que soit élargi le passage du Trou Caraïbe, dans la falaise volcanique. Nous apprécions cette idée géniale, qui nous permet de ne pas escalader le rivage abrupte et escarpé. De nombreux trous cisèlent la falaise, causés par des boulets de canons, ils sont autant de témoignages des affrontements entre Anglais et français au dix-septième siècle. La route surplombe des plages de sable volcanique. De nombreuses anses esseulées sont tracées comme un trait d'union entre la mer et la terre. Après quelques arrêts photos, nous passons sous le tunnel du père Goux, taillé dans la roche noire.

Au détour du virage qui clôt le tunnel, la baie de Saint Pierre trace au bout de notre chemin un doux arc de cercle un peu flou sous les brumes de chaleur. Les flamboyants encore oisifs, ne se coifferont de leurs bouquets de flammes rutilantes qu'au mois de mai. Du haut de leurs palmes bruissantes, les cocotiers chapeautent le spectacle unique de la cité simulant l'engourdissement de la Belle aux Bois Dormant. La Montagne Pelée confinée sous son écharpe vaporeuse, couronne l'ensemble et salue notre arrivée sur les lieux du sinistre : son oeuvre.

Les adieux de la Belle Créole

Saint-Pierre vit suspendue aux souvenirs de sa magnificence d'antan. Ici, l'ambiance placide imprégnée de flegme, et les fronts teintés de sagesse stoïque se plient à la sourde domination de la Montagne Pelée. Aux portes de la ville, flottent les plaintes des ruines délaissées par le volcan après qu'il s'eût abandonné à une colère destructrice.

La turbulente et opulente joie de Saint-Pierre jaillissait au début du siècle sur toute l'île, elle resplendissait aussi sur tout l'archipel jusqu'à Hispaniola. Le "Petit Paris des Antilles" donnait une impression de solidité inébranlable, "il semblait avoir été taillé dans un fragment de montagne, au lieu d'avoir été construit pierre après pierre". Peut-être qu'agacé par les trépidations de la richesse tapageuse de sa pensionnaire, le volcan l'assassina, laissant orphelins les milliers d'admirateurs de la capitale culturelle et économique des îles du vent. L'infâme criminel opéra à l'aube du jeudi 8 Mai 1902. Après avoir redonné espoir aux habitants, en laissant échapper une simple et mince colonne de vapeur depuis le lever. Mais, tout à coup, le flanc sud-ouest du volcan se déchira largement à mi hauteur. Un tonnerre assourdissant figea les citadins. La mise à mort était dès lors inexorable. D'énormes nuages noirs sillonnés d'éclairs atteignirent des hauteurs vertigineuses. Ils recouvrirent l'île de cendres. Au même moment une gigantesque masse, chauffée à huit cents degrés, dévala les pentes. Les bords progressant plus vite que le centre, elle semblait se diviser en deux pour éviter la cité, mais l'étau se referma. Un coup de poing brûlant projeta le phare dans la mer. En quelques secondes la capitale du rhum s'évapora, ses Pierrotins furent exterminés aveuglément. La Pelée meurtrière épargna seulement deux personnages qui se souviendront longtemps... : Louis Cypris, et le cordonnier Compère.

Finies les réjouissances de ce qui fut selon de nombreux témoignages, "la plus amusante et la plus jolie ville de toutes les Antilles françaises". "La cité entièrement construite de pierre, pavée de pierre, avec des rues étroites, des auvents de bois ou en zinc, des toits pointus de tuiles rouges percés de lucarnes à pignons", gît à jamais sous les décombres ou sous un amas indescriptible ne signifiant plus rien qu'un souvenir que les descendants d'une population fantastique, surprenante - une population des *Mille et Une Nuits*" devenue victime tentent encore aujourd'hui de ranimer.

Le courage des Pierrotins dévoués pour ramener la vie dans leur ville tout en sauvant quelques vestiges fut salué le 23 février 1990, lorsqu'elle fut la centième cité en France inscrite au nombre des Villes d'art et d'histoire. Une grande partie de la cathédrale fut reconstruite, la chambre de commerce fut rebâtie identiquement à celle qui dominait la place Bertin. Cependant, "les ruines fonctionnent comme une camisole qui retient tout élan", et l'énergie des habitants se calfeutre dans les lambeaux de la splendeur passée. Dans l'air pesant de cette petite bourgade flottent des parfums de regrets, étouffés tant bien que mal, par les espoirs fragiles qu'ils confient à un avenir qu'il leur faudrait développer à la sueur du front, et mener à terme à bout de bras. Une tâche bien fastidieuse.

Chaque rue respire la nostalgie de ce qu'aurait pu être, aujourd'hui, cette ville si Ici, le temps s'écoule autrement, et en cette fin de siècle le passant a du mal à croire que presque cent ans le séparent du courroux de la Pelée. En effet, dans les ruelles montrées comme vestiges, quelques colonnes éclatées au sol, ou amas de pierres, seuls témoignages de la présence passée d'une église ou d'une maison, sont restés là comme au lendemain de la ruine brutale du "Petit Paris".

Sous les eaux la vie s'organise

La carcasse effondrée de la cité florissante, laissa une partie de sa mémoire dans les épaves des bateaux qui reposent, telle une métropole engloutie, sur le fond de la baie. Une douzaine de bateaux gisent par quarante mètres de fond, et pourvoient ainsi à l'habitation de la faune et de la

flore aquatique. Un passé dramatiquement figé dans les coeurs, s'embellit à mesure que les habitants de la mer colonisent les vestiges. Le site aquatique devient aussi une source nouvelle de revenus pour les Pierrotins, qui emmènent les touristes curieux de découvrir cet espace de mort synonyme de vie et de merveilles. La baie regorge de richesses, résultat d'une alchimie étrange, mêlant nature et ruines. Ces trésors portent les noms de " La Gabrielle ", un trois mâts dont la cargaison est encore visible, " Le Teresa lo Vigo ", le " Roraima ", grand paquebot particulièrement spectaculaire qui gît encore presque intact et dont les cales recèlent des produits de cargaison vitrifiés par le feu. En regardant la baie, depuis leur longue plage, les Pierrotins pensent-ils que de nombreuses épaves nichent beaucoup plus bas, au-delà de quarante mètres, et qu'elles n'ont pas encore été fouillées? Peut-être rêvent-ils aux butins qu'elles couvent jalousement depuis cet aube fatidique ?

Nous quittons Saint-Pierre après avoir tournoyé dans les ruines. La blessure des habitants est contagieuse, et nous atteint profondément. Les épaules lourdes de leur douleur nous tournons le dos à la ville. Je lui jette un dernier regard, et je la vois se dandiner telle l'ombre d'un fantôme sous la chaleur écrasante du milieu de journée. Comme la flamme d'une bougie placée dans un courant d'air qui oscille entre la lumière et la clarté, Saint-Pierre balance entre le présent et le passé.

" Séquence improvisation "

Pour le retour Dominique décide d'emprunter un autre chemin que la route en bordure de mer, et ... première à gauche en sortant de Saint-Pierre, nous verrons bien. Bien sûr, si nous ne longeons pas le rivage plat et facile pour les jambes un peu paresseuses, nous contournons inévitablement les mornes qui montent juste derrière les palmiers des plages idylliques. Ceci, par conséquent, allonge sensiblement le chemin à parcourir !!! L'avantage de cette petite route, c'est qu'elle est très peu fréquentée par les bolides du rivage. Les bords sont d'une luxuriance inouïe, quelques chèvres, broutent sous les avocatiers. Ici, il suffit de se hisser ou de se baisser à hauteur des fruits et de se régaler. Finalement je ne regrette pas ce léger détour, de quelques kilomètres tout de même.

Les bonnes vieilles traditions :
Méridienne à l'ombre des palmiers, Ti' punch et épices du soir

Quelques douces ascensions, arrosées de plusieurs grains, plus tard, et nous rejoignons le village qui accueille notre hôtel. Non sans avoir fait un léger crochet par la distillerie Bally, simple question de curiosité ! La promenade fut longue, mais nous revenons à temps pour nous écrouler sur l'un des lits de plage, la tête bourdonnante des efforts faits sous le soleil dominical. Nous choisissons notre palmier, et bercés par le doux murmure des vagues écumantes aux abords de notre jolie petite plage, nous cédon à une tradition particulièrement sympathique : la sieste. Vraiment, de telles vacances, sont trop pénibles, allons-nous tenir le coup ? Premiers bains d'eau tiède dans la fascinante Caraïbe, et déjà, il faut nous préparer pour l'apéro, c'est-à-dire, prendre une bonne douche et enfiler un short. Une occasion de se plier à une autre tradition du pays : le ti' punch. Qui y goûte ne peut plus jamais s'en passer !! Nous vérifierons l'adage plus tard. Il est temps à présent de se régaler avec les plats épicés à la créole. Première expérience gustative du genre et, le décollage est immédiat. En entrée une soupe de poissons qui me transfère dès la première bouchée dans l'un des dessins animés de *Walt Disney*. Nous assistons en direct à la métamorphose de notre héros. Il rougit, ses joues s'épaississent. Il évacue de la vapeur par ses oreilles et tout en sifflant comme une vieille locomotive entrant en gare, il effectue plusieurs fois le tour de la pièce sans même toucher le sol. L'image exagère un peu la situation, néanmoins je danse le zouk sur ma chaise, au milieu du restaurant. Bref, avec ce qui me reste de papilles calcinées, je suis prête à expérimenter le poisson fraîchement pêché et grillé. Tous les organes en contact avec ces mets, succulents certes, se positionnent immédiatement en orbite autour de la Terre, nous les récupérerons demain, lorsqu'ils seront remis de leurs émotions. Je crois que la cuisine européenne me paraîtra désormais bien fade ... Pendant qu'une soirée dansante entame ses premiers tempos, les vaillants marcheurs de cette belle première journée, radar en veille se dirigent vers leur case enfoncée entre les gommiers et les arbres à calebasses. Un grain courtois a attendu que nous soyons à l'abri pour s'égoutter sur notre hutte, entraînant par sa mélodieuse chanson nos rêves sur la route du sommeil jusqu'au lendemain.

LUNDI :
MORNE-VERT OU LA PETITE SUISSE A LA MARTINIQUE

Un euphémisme déloyal,

Le jour lumineux éblouit le premier oeil à moitié ouvert. Bien sûr Dominique, plus courageux ou moins marmotte, se réveille beaucoup plus tôt que moi. A mon réveil il me raconte celui du soleil. L'avantage de tant dormir se trouve dans une surdité nocturne à tout ronflements : «chers voisins, ne vous inquiétez pas, vous ne me dérangez pas ! ».Par contre, c'est dommage, je n'assiste pas à la magie des premières lueurs du bout de l'horizon, au pays tranquille et sain des dauphins et des baleines. Promis, demain je me réveille plus tôt.

Après le petit déjeuner, l'heure des grandes questions existentielles sonne : qu'allons nous faire aujourd'hui ? Mon « Doudou »¹ emmène toujours des valises pleines de bonnes idées, toujours prêt à découvrir toutes les contrées, et de préférence à pied, il me propose d'entreprendre une

¹ Doudou est le nom donné au Mama des Antilles, mais moi je trouve ce diminutif sympa, même pour un homme...

"petite" marche jusqu'au village "voisin" de Morne-Vert. Me fiant aux deux termes les plus importants de sa phrase : "voisin" et "petite", j'accepte de bon coeur. Nous enfourchons une fois de plus nos chaussures de marches encore un peu rouges des efforts de la veille, et en route pour le "village voisin". Un coup d'oeil sur la carte m'annonça que "voisin" était une ruse, un "adoucissement d'une expression jugée trop crue, trop choquante " , c'est-à-dire un euphémisme déloyal !

Suisse pour admirer, depuis les hauteurs du village verdoyant de Morne-Vert, le rivage et la mer. La beauté majestueuse des paysages, ponctuée de maisonnettes blotties dans les ravines et les mornes mérite quelques souffrances musculaires, je dois l'admettre. Nous marchons bon train. Les grains ne nous abandonnent pas, ils s'immiscent dans notre randonnée, lorsque des côtes successives la rendent ardue. De plus, de longs espaces ombragés intercèdent en notre faveur, et le coeur vaillant nous poursuivons notre chemin.

Nous empruntons une petite départementale peu fréquentée par les voitures. Nous aménageons quelques arrêts, pendant lesquels nos yeux se repaissent des panoramas magistraux. Au détour des virages toujours plus escarpés nous accédons à des hauteurs supérieures. Très rapidement, les mornes et les pitons élégants sous leur épaisse couverture verdoyante éclatent de vie sous nos yeux ébahis. Les sommets arrondis surveillent notre route, leur manège nous donne à penser qu'ils ont l'envie indicible de nous enclore. Au rythme de notre avancée, ils construisent autour de nous une prison verte. Pourtant, le chemin qui nous conduit ébrase² une ouverture vers le large outre-mer. L'horizon, au creux même des vallées les plus épaisses, nous reste fidèle car la mer s'offre à nous chaque fois que nous nous retournons. Toujours croissante, la grande ligne bleue, frontière entre l'eau et l'air s'étire à portée de vue. La mer, magicienne ou sorcière enfante des torrents de couleurs et de nuances qui inondent l'immensité bleue. Le soleil complice des merveilles naturelles ruisselle d'étoiles. Le bleu infiniment profond poudroie³. Il rivalise magnifiquement avec le tapis de velours émeraude des collines d'où nous assistons aux éternelles joutes entre terre et mer.

² ébraser : Élargir obliquement, en général de dehors en dedans, l'embrasure d'une baie de porte, de fenêtre.

³ Poudroyer : ici, être couvert de poussière brillante

La palette du peintre

Nous ne cessons de gravir cette route impressionnante et parfois décourageante, qui nous mène au bout du " Canton Suisse " à Morne-Vert. Le village est surplombé par « les louves de ces nuages » ,c'est à dire les Pitons du Carbet. D'ici, le regard porte par temps clair jusqu'au centre de l'île. La poste est fermée, il est déjà midi passé. Le village est si calme qu'il paraît dormir. Nous nous sentons presque obligés d'avancer à pas feutrés pour ne pas déranger les siestes, sans doute, méritées. Nous escaladons une petite colline encore, nous n'en sommes plus à compter les efforts... Se dégage soudain, une vue mirifique : le vaste bleu marin en arrière plan se décline sur tous les tons. Au fond, à la lisière du ciel, la mer bleu profond tranche avec l'azur brumeux. Puis en revenant vers nous, les teintes flirtent . Le bleu de Prusse s'harmonise au turquoise. Les courants dessinent des ondées opalines. Vers le rivage, c'est la cours de « récré » des bleus et des verts. Ils s'ébattent joyeusement. Des Saphirs, des jades jaillissent à fleur d'eau. Sous le vert laiteux, mouillé d'écume brillante comme des strass naît la blondeur des plages. La fine bande immaculée de soleil cède rapidement le terrain à la végétation émeraude, ondulante et sensuelle. La flore gonfle les mornes. Elle leur livre des assauts pour arriver à nous, puis elle s'ouvre pour nous laisser profiter de ce joli panorama. A chaque instant le tableau se métamorphose au gré des jeux incessants entre nuages et soleil. Parfois, il s'en dégage un charme mêlé de mystère et d'ombres sombres qui le fige dans un solennité impressionnante. L'instant suivant, animé d'une lumière féroce et éblouissante il ondoie avec légèreté sous la chaleur. Seule la Nature, maître de son art est capable d'inventer la Beauté, aucun être humain ne peut se mesurer à elle. Souvent un panorama surprenant de beauté inspire l'ambition des rêves. Mon regard attaché aux étoiles aquatiques a éparpillé mon cœur au large. Les pied sur terre, mon âme se promène là où un jour l'aventure commencera, là où une autre vie débutera un jour. Un autre jour. Plus tard...

Encore éblouis par le merveilleux paysage nous redescendons vers le Carbet, non sans affronter un grain poussé par des petits vents malicieusement frais. Il ne s'éternise pas et le chemin verdoyant enseveli sous le soleil de plomb, nous aménage çà et là des recoins ombragés où il fait bon se laisser descendre sur des jambes qui ne se meuvent plus que machinalement.

Quelques cocotiers, et ... " Un ti punch, s'il vous plaît "

Tout comme hier, nous arrivons à temps pour nous reposer à l'ombre des palmes bruisantes des hauts cocotiers, derrière lesquelles le soleil se hisse lentement, épuisé par cette longue journée.

La soirée commence bien, juchés sur de hauts tabourets, nos yeux alléchés suivent les opérations délicates que réalisent le barman. Ti' punch et cocktail crémeux à base de fruits au programme : une dose de paille, un doigt d'agricole, une demi banane, de l'ananas, de la mangue, des glaçons, de la crème, du sucre de canne, le savoir-faire créole, quelques secrets de derrière les fûts, et les délices du soir soufflent un air mélodieux au creux des oreilles pendant que le soleil couchant envoie sur la côte sous le vent, ses reflets bigarrés. Il nous promet que demain, il sera là. Ce soir, l'astre du jour a choisi de nous montrer sa garde-robe pastel. Les mauves, les roses, les saumons, les oranges, se fauillent entre les gros polochons cotonneux qui s'éparpillent tout au long de l'horizon. Les irrégularités rocheuses de la côte, et les cocotiers se dessinent en ombres chinoises. Les derniers chatoiements de la journée éclairent l'obscurité naissante. Le ciel se prépare pour une cérémonie mythique, puis tout à coup, il s'engouffre dans le noir total. Protégé de tout regard

indiscret, le magicien de l'immensité entame son rite quotidien, et allume les étoiles de la nuit. Les bougies du prestigieux lustre luiront sur notre troisième nuit tropicale.

Au moment où, la nuit relaye le jour, le petit bar en bordure de piscine et de mer, s'emplit de rires, de discussions qui se mêlent et s'entremêlent pour ne plus former qu'un épais brouhaha d'où éclatent quelques rires tonitruants, ne laissant aucune chance au doux clapotis des vagues d'émerger. Les causeries sont ponctuées de tintements de verres qui s'entrechoquent avec convivialité et bonne humeur. L'heure du repas approche, seule préoccupation réelle de chacun d'entre nous. Nous parlons pour faire passer le temps, en attendant.

« C'est drôlement chouette les vacances ! »

MARDI :

"FAIT TROP CHAUD POUR TRAVAILLER".

Une longue nuit de sommeil n'a pas suffi, et nos chaussures de marche un peu paresseuses aujourd'hui nous ont supplié de rester au placard pour la journée. Magnanimes, nous leur accordons un peu de repos mérité, certes.

Nous tentons de rester au soleil sur la plage, mais nous sommes très rapidement contraints de regagner l'ombre plus supportable des palmes juchées à plusieurs mètres au dessus de nos têtes. En début d'après-midi, nous nous éclipsons dans notre chambre, et profitons de l'occasion pour expérimenter la méridienne en amoureux, ... "c'est les vacances, oui ou non?"

Je me délecte des heures moelleuses et onctueuses passées près de mon petit homme adorable, gentil, patient, tendre . Tout se passe dans la bonne humeur, et avec le sourire. Nous émergeons à peine de notre après-midi de repos profond, et déjà un " gym aquatique ! " suivi d'un " volley bal! " criés d'un ton autoritaire par la GM de service, nous replongent dans le rythme du camps de vacances. Nous résistons avec force, quelques grimaces évocatrices et décourageantes viennent à notre secours et nous ne verrons plus désormais que les talons courroucés de notre belle interlocutrice. Affaire classée! Tout est si facile lorsque Dominique parle silencieusement!

Et la journée se termine, pour varier un peu les plaisirs, au ti punch et cocktails imaginé par les impulsions du serveur.

MERCREDI :

PARTANCE POUR LE "GRAND NORD "

L'île est petite, certes, " Une tache verte sur une grosse tache bleue". Les 64 kilomètres de long et les 22 kilomètres de large ne paraissent peut-être pas insurmontables, pour les grands amateurs de tourisme vert. Munis de mollets en bétons prêts à affronter les montagnes de mille mètres et plus, certains ne se découragent devant rien. Moi j'ai oublié ma tente, et en plus les distances que je viens de mentionner ne comptent pas les virages, les détours,

Quelques lignes pour un coup de gueule

Donc, aujourd'hui nous aimerions découvrir la moitié nord du pays. Nous louons une voiture au garage à coté du petit zoo du Carbet où vivent près de soixante-dix espèces d'animaux, la plupart originaires de la région amazonienne. Comme je l'ai déjà dit, sans vouloir insister lourdement les saccages des envahisseurs successifs ont fait disparaître toutes, ou presque toutes les espèces endémiques. Ce n'est donc pas avec elles que Zoo arriverait à faire recette. Les Zoo des caraïbes ne montrent donc que des animaux importés. De la rue, nous apercevons quelques singes en cage, et, cette vision m'attriste. Quelle étrange idée que d'enfermer des animaux sauvages dans des cages exigües, pour le simple plaisir dominical des visiteurs en mal de dépaysement. En Europe, le fait est malheureusement courant, mais lâcher ces animaux dans une nature qui ne leur est pas propice, les tuerait. Emprisonner des animaux avides de liberté dans des contrées, où ils pourraient parfaitement puiser les sources de leur subsistance, c'est pour moi une énigme à jamais obscure. Peut-être que l'homme est si irresponsable avec son milieu que seul les Zoos seront le moyen de montrer aux générations à venir les animaux sauvages ?... Je ne peux pas développer davantage le sujet, sans gâcher la journée de Dominique, ou le plaisir de mes chers lecteurs et lectrices. Revenons donc à nos moutons, ou plutôt, aux quelques chevaux enfouis sous le capot de la petite 205 blanche que le garagiste vient de nous confier.

L'histoire sous un épais accent créole

Notre périple commence par une visite guidée, cette fois, des ruines de Saint-Pierre. Les explications ponctuées d'expressions créoles d'un vieux Pierrotin ressemblent parfois à une langue totalement étrangère au Français, tant son accent est prononcé. Le dépaysement est total.

Dans ce décor d'apocalypse, le vieux guide fait rejaillir devant nous les images anciennes de la Place Bertin, où le « phare-sémaphore » dominait chaque jour une Bourse en plein air. Seules subsistent la chambre de commerce reconstruite conformément à l'originale qui fut détruite lors de l'éruption, et la fontaine Agnès, qui a résisté à toutes les catastrophes. Non loin de la fontaine fut reconstruit peu après 1902, un marché à structure métallique sur un modèle voisin du précédent. Nous suivons notre narrateur dans les anciennes ruelles qui remontaient autrefois du littoral, vers l'ancienne prison. Tout au long de cette promenade placée sous le signe du pèlerinage, s'échelonnent les ruines dites du figuier, la batterie d'Esnotz, le Musée Frank-Perret, le théâtre. Nous franchissons également le plus ancien pont de la Martinique nommé La Roxelane. C'est la déformation du nom d'un des compagnons de d'Esnambuc en 1635, Quringoin de Rousselan, époux d'une Caraïbe, Marie Manarine, il fut gouverneur de Sainte-Lucie pour Du Parquet. Ce pont a résisté à l'éruption, et il supporte encore des charges impressionnantes.

Le musée fait une présentation originale des causes et des effets de l'éruption de la Pelée à travers des objets calcinés, des énigmes de matières fondues, des photos, des témoignages et des documents émouvants. Là, l'émotion communiquée par les descendants des survivants atteint son paroxysme.

Après Saint-Pierre

Longeant la Roxelane, nous nous faufileons, sous une épaisse végétation qui s'écoule en grosses gouttes sur le pare-brise. La Montagne Pelée et les Pitons environnants se hissent au-dessus de notre route. Je suppose qu'en se promenant dans cet endroit, l'émissaire de Louis XIV, imagina la

manière la plus adéquate pour résumer le relief chaotique et accidenté de l'île. Pour représenter la géographie de la Martinique à son souverain, il sortit un mouchoir de batiste, le froissa et le posa en équilibre sur la table. L'invention de cet homme traduit fidèlement le spectacle que nous livre sans artifice, Madinina.

Morne-Rouge

La voiture suit docilement les lacets qui escaladent en soubresauts les quelques quatre cent cinquante mètres qui séparent, Morne-Rouge du niveau de la mer. La brume noie les hauteurs des mornes. Ils assiègent la petite commune. Elle vit discrètement dans l'ombre du volcan, subissant stoïquement l'instable caractère du géant. Nous sortons de voiture. Des petits chemins boueux et glissants s'enfoncent dans la forêt. Sous les arches de bambous, de pins tropicaux, de gommiers blancs, de fougères arborescentes, des rus dansent sur un air chanté par le bruissement du vent dans les feuilles. Quelques petites cascades invisibles reprennent en chœur le refrain des sources. La couleur rouge de la terre volcanique du morne, lui a donné son nom : Morne-Rouge. Cette terre est si fertile que bananes et ananas y poussent à profusion. Si les ananas sont toujours traités dans une grande conserverie de la région, ils sont de plus en plus supplantés par les immenses bananeraies. Des sacs de plastique bleu enveloppent les régimes pour protéger les fruits, des oiseaux et insectes trop gourmands. Cette évolution dans la culture de la région amplifie ses allures de forêt tropicale. Car les anciens champs d'ananas donnaient un paysage bas, un peu comme des champs de choux. Les bananeraies sont les vergers des tropiques. Des grandes feuilles d'allures grasses poussent du sol et donnent cette impression de foison.

La forêt tropicale, sa richesse extraordinaire

Le relief varié de la Martinique et son climat tropical humide favorisent le foisonnement d'une flore diversifiée. La forêt tropicale reste toujours verte, car les arbres ne perdent jamais leurs feuilles au même moment. Les forêts tropicales humides sont de loin l'habitat terrestre le plus riche sur Terre. Elles ont de commun, l'absence de lumière, la profusion de lianes et des épiphytes⁴, l'aspect souvent lisse des troncs renforcés de formidables contreforts. Le climat est invariablement chaud, avec des précipitations fréquentes en tout temps. Certains végétaux atteignent près de 11 mètres en cinq ans, la croissance des végétaux y est donc l'une des plus rapide au monde. En revanche la durée de vie des arbres est très courte, car envahis par de nombreuses plantes, ils finissent par craquer sur leur poids. Lors d'un voyage, en Guadeloupe, alors que nous randonnions hors des chemins battus quelques mois après le passage de deux cyclones successifs (Louis et Marilyne, 1995) nous avons vu des arbres arrachés par la violence des vents, et ainsi modifier le cours des sentiers dans la forêt. Ceci est également dû au fait que les racines ne s'enfoncent guère à plus de quelques centimètres dans le sol. Son architecture relativement complexe se divise en multiples strates⁵. Les caractéristiques des différents étages de végétation de l'île s'apparentent à celles de l'Amérique du Sud ou des Grandes Antilles. Nous faisons ici une étape à l'un des étages bien définis de la végétation, où la forêt est qualifiée d'ombrophile⁶. La forêt ombrophile tropicale occupe trois foyers géographiques : l'Amazonie, le Congo, et la Malaisie, avec des extensions à Madagascar, aux Antilles et en Amérique, en Inde et en Australie. Il y a matière à ne pas s'ennuyer autour du Monde !... Elle "constitue l'optimum physiologique de la grande forêt de pluie. Ici, les arbres sont de grande taille : environ trente cinq mètres de hauteur en pour les plus imposants. Parmi eux, le gommier blanc, le bois-côte, le châtaigniers. Tous envahis de plantes épiphytes qui profitent de ces ascenseurs naturels pour monter à la conquête de la lumière. L'humidité extrême enveloppe chaque pousse de terrain, elle permet aux matières premières (arbres et feuilles tombés) de se décomposer bien plus vite que dans toute autre forêt. Les racines se nourrissent des éléments nutritifs de cette décomposition qui est essentielle à la survie de la forêt, puisque la couche de terre, très mince, est pauvre en nourriture. Poursuivant notre quête à la lisière de la forêt, nous attaquons les quelques côtes qui nous permettront d'atteindre un plateau où la vue sera dégagée jusqu'au prochain Piton. De temps en temps, les nuages se déchirent et le soleil se faufile entre les feuilles. La lumière nous parvient en fuseaux, comme de gros câbles descendus du ciel pour illuminer des morceaux de pénombre. Elle éclabousse la végétation chatoyante, qui se pare pour quelques instants de brillants, mettant en valeur sa gracieuse robe verte. La forêt fête la splendeur éclatante. Très vite, un nuage revient à l'assaut du soleil, et le paysage dense redevient sombre et mystérieux. Vus comme des intrus de

⁴ **Épiphyte**, plante aérienne dont les racines ne s'ancrent pas dans le sol mais qui germe et se développe sur d'autres végétaux pour trouver soleil et humidité. Les épiphytes ne doivent pas être confondues avec les plantes parasites. Ils vivent d'eau et de poussières qu'ils absorbent principalement par leurs feuilles spécialisées et, pour beaucoup d'espèces, par leurs racines aériennes qui leur permettent de s'accrocher sur les fissures d'un arbre. Les feuilles charnues des orchidées épiphytes sont de véritables réservoirs d'eau, riches en éléments nutritifs. Celles de certaines broméliacées sont incurvées, ce qui leur permet de recueillir l'eau de pluie ou sont pourvues d'un revêtement écailleux dont les cellules s'ouvrent à la saison des pluies et se contractent à la saison sèche. Nombre de mousses, lichens, algues et hépatiques des régions tempérées sont des épiphytes de même que les fougères et les cactus des régions tropicales et subtropicales. (Encarta 97)

⁵ strate : Couche de terrain

⁶ Forêt ombrophile tropicale ou forêt dense, forêt tropicale humide, the tropical rainforest en anglais. Les arbres élancés à abondante, mais courte ramification latérale, à feuilles larges occupent plusieurs strates. Parfois certains arbres plus élevés peuvent perturber la strate. Les troncs, parfois arc-boutés par des contreforts, se ramifient surtout dans le tiers ou le quart supérieur. Placés dans la pénombre, les strates inférieures sont pauvres, les lianes peu nombreuses, les épiphytes souvent abondants. Par unité de surface on compte des espèces végétales différentes en nombre très élevé. (extrait CD-ROM Universalis).

passage, aucun arbre, aucun chemin ne nous livrera cette fois son secret, nous ne leur consacrons pas assez de temps.

Morne-Rouge sous les caprices de la domination

La silhouette imposante du volcan solitaire et serein, dont le cône presque parfait est engouffré dans un amas épais de polochons opaques et blancs, domine le paysage ainsi que les mémoires de Morne-Rouge. La montagne endormie aujourd'hui a éprouvé l'existence du petit bourg. Il fut détruit en 1891 par un cyclone. Ses blessures encore béantes, le 30 août 1902, une éruption de nuées ardentes l'anéantit. En 1930, par crainte d'un nouveau danger volcanique, le village fut complètement évacué. La main de l'incertitude signe le destin de la bourgade, car le monstre veille. L'épopée du village nous est racontée dans la maison du Volcan au pied du géant assoupi.

L'Ajoupa-Bouillon

Il est temps pour nous de reprendre la route, le haut plateau de Morne-Rouge offre un passage naturel de la côte caraïbe à la côte atlantique. Au coeur de la Martinique montagneuse, le bourg de Ajoupa-Bouillon jouit d'une douceur climatique recherchée par les autochtones. La réputation du bourg s'étend sur tout le département, car il est l'un des plus fleuris et des plus boisés, tout comme Fonds-Saint-Denis par lequel nous terminerons cette journée. Le village est bordé sur toute sa traversée de roseaux des Indes et entouré de forêt tropicale émeraude. Le bourg agricole prospère cultive les bananes, les ananas, des ignames, et des fleurs. Huit rivières coulent au travers de cette commune particulièrement florissante. Ces dernières favorisent la pêche aux écrevisses, devenues spécialités culinaires du coin.

L'origine du nom est double : Ajoupa signifie abri en caraïbe, ou plutôt, cabane en feuillage ou en bambou. Bouillon est, vraisemblablement, le nom du premier colon propriétaire de la région, Gobert dit Bouillon. Une rumeur récente l'aurait fait duc, et dit qu'il s'y serait construit une petite maison. Le bourg est ancien, il existait déjà du temps du père Labat, personnage incontournable dont nous parlerons plus loin. La paroisse quant à elle fut fondée en 1848.

La voiture nous balade au sein d'un jardin tropical "grandeur Martinique". Des figuiers, des fromagers et de nombreuses espèces de la forêt mésophile⁷ et hygrophile⁸ nous attendent dans les sentiers botaniques situés dans la ravine. Tout a été aménagé, même les sources et les cascades pour recevoir une leçon de la mère Nature, afin de connaître tous les trésors dont elle recèle. Mais, je l'ai déjà dit, nous n'avons qu'une mince journée pour découvrir la moitié de cette île. De la route nous imaginons ce qu'aurait pu être cette jolie balade, tant pis, nous reviendrons"...".

La Côte au vent

Au bout de la route qui sillonne ce jardin enchanté, nos yeux stupéfaits de retrouver la lumière vive s'ouvrent sur l'océan. Le Grand Artiste Peintre et son génie esquisse en quelques secondes, pour notre seul plaisir, une gigantesque fresque sauvage. Superbe, revêtue de ses plus belles étoffes, la mer pose en turquoise, en bleu, en vert émeraude et de jade. Une longue barrière de

⁷ Mésophile : du grec mesos, médian, au milieu -> forêt au milieu, entre deux étages de l'architecture tropicale.

⁸ hygrophile : humide -> forêt humide.

corail frangée d'écume dessine une ligne blanche entre l'horizon et les fonds blancs. Elle protège les rivages échanrés, et les baies parsemées d'îlots.

Les Indiens caraïbes préféraient la côte au vent. Bouillonnante et agressive, elle leur ressemble sans doute un peu. C'est en tout cas par là qu'ils abordèrent leur Madinina, et de là qu'ils fuguèrent vers la Dominique devant l'avancée dangereuse des colons français désireux d'écumer l'île avant d'en prendre le contrôle total. Sur la côte Nord-Ouest où nous sommes, les villages à venir de Marigot et du Lorrain, ont dévoilé bon nombre de vestiges des Arawaks eux aussi rejetés à la mer, par les Caraïbes. Les courants les emmenèrent vers les Grandes Antilles où ils trouvèrent un refuge paisible jusqu'à l'arrivée des colons espagnols. L'histoire des hommes se répète belliqueuse et sordide.

Un jardin sans jardinier

Nous empruntons le chemin des écoliers en direction du Sud. Les panoramas s'égrènent au fil de notre route. Toujours plus charmants, plus enthousiasmants ils mènent notre regard vers le grand large et vers nos rêves. Les paysages prometteurs de hautes aventures maritimes s'élancent du littoral riche en végétation. De très nombreuses espèces florales rencontrées tout au long de cette route ont été importées au cours des siècles. Impossible de s'imaginer à quoi ressemblait la côte au vent avant ces différents apports. Quels étaient - ils? Nous ne connaissons plus les espèces endémiques. L'arbre à pain, au fruit nourricier, vient de Tahiti, comme les bougainvillées qui fleurissent jusqu'au devant des cases les plus dépouillées. Les bambous, les litchis, le café proviennent d'Asie; les avocatiers, la goyave, le cacaoyer sont arrivés d'Amérique du Sud. Le délicat hibiscus vient d'Égypte...

Ces géants qui lutinent le ciel

Le cocotier, emblème des tropiques, a construit autour de son arrivée en Martinique un labyrinthe de mystères épais. Le père Du Tertre, en 1667, n'en signale pas la présence. Alors que, trente ans plus tard, le père Labat en parle longuement. Personne cependant n'a revendiqué son introduction sur le territoire. Infatigables voyageurs, ses fruits venus de la lointaine Asie du sud-est, charriés par les flots se sont échoués sur les plages des îles. Ils se sont multipliés à un tel point qu'on ne saurait aujourd'hui envisager un ciel antillais sans le fréuissement d'un bouquet de palmes dans le soleil. Outre cet ornement nostalgique, le cocotier est " l'arbre aux cents usages ".

Le « Pié-coco », ou « Cocos nucifera », est le plus répandu et le plus cultivé des cocotiers au monde. Son stipe, ou tronc, peut atteindre 30 mètres. Les radicules, devenues racines fixent l'arbre au sol. Bien qu'en cas de cyclone, il arrive que ces braves terriens aillent rejoindre le temps d'une rafale, les objets volants de tout poil dans ce genre de circonstance. Utilisées en " tisanes ", elles ont des vertus curatives. Le stipe trouve du boulot dans les chantiers de construction. A partir des folioles des palmes, on tresse des chapeaux. Le revêtement de la noix, tignasse brune et fibreuse, appelé coir, sert à fabriquer des nattes, des brosses, des matelas et des cordages. Le fruit prodigue, offre entre autres, la noix râpée qui donne de merveilleux flancs ou blanc-manger, le lait en boîte, des bougies, du savon, des produits solaires et corporels, des confitures, ainsi que des friandises ou grabiots. N'oublions pas, toutefois, le fameux punch coco !

Sous d'autres latitudes, la sève laiteuse du fruit s'extrait pour fabriquer le vin de palme qui une fois distillé est appelé "arrack". Mais c'est une autre histoire"..."

Ici, la canne à sucre offre la seule boisson alcoolique où il n'est point nécessaire d'ajouter du sucre lors de sa transformation. Toute la région prospéra à l'époque où la canne à sucre était reine. Même si, aujourd'hui, la banane et l'ananas jouent le premier rôle, la canne reste le fleuron de l'île car, si le sucre s'est effacé, son compère le rhum n'a fait que croître.

Un passé idyllique pour une douceur universelle

Après avoir supplanté l'indigo, le cacao, et le tabac, la canne à sucre fit de la Martinique un pays de monoculture, avec son cocktail assaisonné de richesses et d'injustices. Idyllique pour certains, l'histoire du sucre creuse son lit dans les larmes de douleur des esclaves. Les passions dévorantes qu'engendra l'or blanc, marque encore le visage de la Martinique. Les anciennes demeures, ou plutôt les vestiges des richesses d'antan sont encore imprégnées des souffrances de l'âme créole. Descendants de peuples africains, déportés et employés à de rudes tâches contre leur gré, les martiniquais d'aujourd'hui n'ont rien oublié. Ils cherchent dans leur passé les racines de leur identité africaine. Leurs traditions, leurs musiques explosent de joie, et pourtant la tristesse rôde sur leur passé, dont leur âme est encore lourde. Les musées de canne à sucre, sont un exemple, où l'injustice dont leurs ancêtres en été victimes. La responsabilité des Occidentaux y jaillit à la face des visiteurs. Ils relatent l'histoire d'une époque lointaine où le sucre avait un goût amer.

Du berceau de la canne aux secrets de fabrication

La canne aurait pour berceau, la Nouvelle-Guinée. Elle se serait développée en Inde, et de là, propagée à travers tout l'Orient, devenant le "miel de roseau" des Chinois. Au quatrième siècle avant Jésus-Christ, Alexandre Le Grand aborde l'Inde, et y découvre les plants de canne à sucre, pourtant ce seront les Arabes et les Croisés qui propageront sa culture en Europe occidentale. Venise en obtint le monopole, puis, l'Espagne méridionale et les Canaries furent atteints par la fièvre de l'or blanc. Un nommé Colomb fit des dernières îles le tremplin pour des plants qui traversèrent la « mer océane » lors de son second voyage. Ils étaient destinés à Hispagnolia, appelée bien plus tard, République Dominicaine. Mais serait-ce là aussi, l'objet d'une autre nouvelle de voyage ?...

La Canne à Sucre fit donc son entrée au pays des " Isles d'Amérique" au quinzième siècle. La star en herbe débuta sa longue carrière dans une confusion laborieuse. Dès 1639, le sieur Trézel, marchand rouennais, obtint du roi le monopole de la fabrication du sucre. Ses premières tentatives échouèrent lamentablement. Les problèmes épineux que souleva sa production faillirent demeurer insolubles. En 1654, des juifs et des protestants hollandais furent l'Inquisition portugaise qui sévissait sauvagement au Brésil, leur première patrie d'accueil sous des latitudes tropicales. Ils émigrèrent, entre autres, vers la Martinique, où ils partagèrent volontiers leur savoir-faire. Ils contribuèrent à la construction des moulins utilisés pour le broyage de la canne à sucre. Ils divulguèrent aussi le secret du blanchiment ou opération de terrage.

L'utilisation des différentes formes de moulins à vent, à bêtes, ou à eau, fit des miracles de productivité. Le moulin à bêtes est le système de broyage de la canne à sucre le plus anciennement connu aux Antilles. Avant de conquérir les Martiniquais, le premier d'entre eux est construit en Guadeloupe en 1642. Ses avantages sont multiples. Il s'implante partout, car il fonctionne indépendamment de toute source d'énergie naturelle. De plus, il est quatre fois moins onéreux que les moulins à eaux inexistant sur les terres trop sèches du sud de l'île. Il est aussi deux fois moins cher que le moulin à vent moins nombreux en Martinique que sur les autres îles de l'archipel français; toutefois, ils sont présents dans le sud, et sur une partie des côtes au vent où nous nous trouvons pour le moment. Amputés de leur toit et de leurs ailes, emmenés au fil des cyclones, ils n'ont gardé que leur tour tronconique, souvent envahie par les figuiers maudits dont les racines se bâfrement de pierres abandonnées.

L'opération de terrage consistait à faire blanchir le sucre sans nouvelle cuisson, en le plaçant dans des formes en terre cuite, ouvertes à la base, pour que le sucre brut se purge de ses excès de sirop. Ces formes étaient fermées au sommet par une couche de terre grasse et humide qui a donné son nom à cette technique. Cette technique nouvelle obligea les raffineries à fermer leurs portes, faute de produit brut. En revanche, le terrage donnait un produit moins encombrant, et de plus grande valeur. Les résultats de l'industrie ne tardèrent pas à se chiffrer en termes de plus-values pour les investisseurs. Malgré l'accroissement sensible des résultats de l'industrie du sucre depuis l'arrivée des Hollandais, les colons français installés en Martinique, peu reconnaissants, les chassèrent à leur tour.

L'idéal de la blanche

La canne à sucre bien que née très loin des Antilles, se complaît dans la chaleur du climat tropical. Une température avoisinant vingt-cinq à trente degrés tout au long de l'année, une pluviométrie importante, certes, mais jamais excessive, un relief composé de plaines et de plateaux d'altitude moyenne constituent le paradis de ce roseau ami des fins palais. La canne a donc trouvé ici, une terre idéale pour se multiplier à foison. Son plumeau argenté a façonné le paysage de la Martinique ainsi que celui de toutes les îles des Antilles. Son apparition métamorphosa également la destinée des peuples de la contrée.

En effet, dès la fin du dix-septième siècle, le développement de cette culture supplanta, toutes les autres cultures tropicales. En 1684, cent soixante sucreries et quatre raffineries monopolisaient une bonne partie de la main-d'oeuvre disponible sur l'île. Le système des engagés consistant à faire venir de nouveaux colons, qui en échange du voyage gratuit, et d'une promesse d'attribution d'une concession, devaient trois ou cinq ans de travail à la colonie, ne suffisait plus aux besoins croissants de l'île, avide de travailleurs. Les engagés ne constituaient que cinq pour cent de la population blanche de l'île. De plus, les conditions dans lesquelles ils honoraient leur dette étaient si pénibles que peu d'entre eux survécurent aux mauvais traitements dont ils étaient victimes. Ainsi, peu d'engagés se virent réellement attribuer une concession, afin de devenir leur propre maître. Pour alimenter huile de coude les exploitations qui manquent de sombrero faute de pouvoir satisfaire la demande en sucre, les colons se lancent dans le fructueux commerce de l'esclavage.

Le bois d'ébène

Les îles manquent de bras, la décennie de 1660 et les décisions prises par le gouvernement de l'époque, marquèrent un tournant décisif dans l'histoire de l'archipel, ainsi qu'elles

métamorphosèrent impitoyablement les racines du futur peuple créole. En 1664, Colbert institutionnalisa l'importation "du bois d'ébène", mais il faut savoir que dès le début du dix-septième siècle apparurent les premiers esclaves venus d'Afrique. La lourde et intraitable machine des négriers, des marchands de Nantes, de Bordeaux ou de la Rochelle se mit alors en marche. Ils échangeaient des bibelots ramenés de Métropole contre du bétail humain dans les villages d'Afrique. Ils imposaient un déracinement inexorable à des milliers d'hommes et de femmes. La moindre parcelle de force de ces bêtes humaines était exploitée, dès qu'ils étaient arrimés aux plantations. Au bout de cette longue route cruelle, les esclavagistes atteignaient leur but, en ramenant vers la métropole le rhum, le sucre, les épices et le tabac. Les esclaves étaient le moteur douloureux de ce triangle d'or, particulièrement fructueux.

L'expression " Bois d'ébène " désigne les esclaves. Le terme "bois" renvoie à l'idée que le nègre n'était pas considéré comme un être humain, mais comme une marchandise, et l'ébène fait référence à la couleur de sa peau.

La Tisane du Père Labat

Les amateurs du bon boire en France ont contracté une dette envers le Clergé Catholique. S'ils doivent aux Cisterciens les grands vins de Bourgogne, aux Chartreux la belle liqueur verte et jaune, aux Bénédictins, avec Dom Pérignon les bulles du champagne, ils durent attendre que se mette en éveil le génie d'un Dominicain pour déguster le rhum. Jean-Baptiste Labat, né à Paris en 1663, dominicain de choc, a gravé à tout jamais, par les pointes extraordinaires de son personnage, la légende de la Martinique. De 1694 à 1705, le père Labat, est ingénieur, bâtisseur, baroudeur et écrivain. Il commande des navires, il manie le sabre mieux qu'un goupillon, il chasse les bâtiments anglais inopportuns, et il n'est pas rare de le voir rôder dans la montagne, pour une ultime ronde de nuit. Le père Labat ajoute sa "farine" au moulin de l'industrie sucrière, en la développant et en la modernisant. Il consacre peu de temps au "ministère des âmes", car sa curiosité le fait s'intéresser aussi bien aux hommes, aux techniques qu'aux plantes. Il s'acharne donc à mener à terme les constructions diverses, fortifications et autres alambics.

A ses nombreux titres, nous ajouterons également celui de quimboiseur. En effet, le père Labat avait le don de faire passer "les petites fièvres", grâce à une infusion de tabac, et de guildive qu'il concoctait lui-même. La guildive est un mot anglais francisé, il trouve son origine dans l'expression " kill devil", traduit littéralement par, " tue diable". Cela veut tout dire! En tout cas, c'est ainsi que commence la saga du rhum. Seule eau-de-vie au monde tirée de la tige d'une plante, le rhum n'est en fait que de la sève de canne à sucre distillée. Il n'existe pas d'alcool plus naturel. A l'époque où le père dominicain fait ses "recherches", les gens d'Armagnac et de Cognac distillent le vin. L'alambic devient en France un instrument familier. Le père Labat toujours au courant des nouveautés se procure un alambic, il l'utilise, et "... le rhum est né. L'industrie prolifère. Le rhum tombe en cataractes dans les gosiers, et fin du dix-huitième siècle, on recense que la consommation en rhum des colonies est égale à 18 litres par personne et par an.

Un commandant se voit désormais dans l'incapacité d'interdire à son bord, le rhum qui protège, selon sa réputation, les marins contre le scorbut. Mais, s'il vaccinait les hommes contre certaines maladies, la boisson chérie des matelots ne prémunissait pas les bougres de l'alcoolisme. L'amiral britannique Edward Vernon résolut le problème, en obligeant ses équipages à étendre d'eau chaude l'eau-de-vie de canne. Cet homme habile portait des vêtements d'une étoffe rude, le grogram. Ses hommes le surnommèrent Old Grog. Le nom resta à sa "tisane", qui devint en fait la

panacée de Old Grog... Elle devint aussi la boisson de l'armée française et des condamnés à morts. Comme si s'engager s'était se pendre ou vis versa?

La Caravelle, maîtresse de la Pointe du Diable

Nous quittons Sainte Marie, le fief du personnage le plus truculent de l'histoire de la Martinique, la route du bord de mer s'ouvre sur de magnifiques panoramas. La houle reluit comme l'ardoise sous les grains qui émaillent l'horizon. Les plages de sable noir, où s'ébrouent des vagues revêches, contrastent d'avec l'écume étincelante. La nature sauvageonne bouillonne et annonce le prochain acte du spectacle de cette journée inoubliable.

La presqu'île de la Caravelle.

Ce nom réveillera à jamais l'ensorcellement dont il a empreint mon âme. Si je n'avais qu'une journée à passer dans l'île aux femmes des Caraïbes, je la passerais à arpenter la presqu'île de la Caravelle. Les tourments du ciel ombrageux assistent les hordes de vagues rebelles. Elles piétinent violemment l'océan de cobalt et harcèlent le bas des crêtes émeraudes qui s'écroulent dans de vastes baies déchiquetées par les vents entêtants. Telle une sorcière abusant de ses pouvoirs surnaturels, la Caravelle et son décor unique envoûtent et dominent les sens de ses visiteurs. Son royaume, seul face à l'adversité infinie de la houle, défie les courants et les rafales hostiles de l'immensité atlantique.

Muse ou magicienne, la presqu'île dut inspirer par sa fiévreuse beauté les âmes d'artistes, dont celle de Gauguin, qui posa maintes fois son chevalet au coeur de ce paysage crevassé. Avant de découvrir son havre de création en Polynésie, il peignit sur la Caravelle quelques uns de ses plus beaux tableaux.

Repaire de la contrebande

La route se divise, nous empruntons le chemin qui borde la côte au nord de la péninsule. Il nous mène à Tartane, hameau de pêcheurs renfrogné dans le fond de la baie Tartane. Elle se calfeutre à l'abri de la Pointe de l'Étang et de la Pointe Biki. Les eaux sont protégées par une barrière de corail et l'îlet de la Tartane. Longtemps, le village pratiqua impunément la contrebande. Protégé par la réputation de la Caravelle, il ne craignait aucunement la répression du gouvernement de Fort-Royal qui n'osait pénétrer dans cette région au relief et à la végétation hostile. Aujourd'hui, les touristes aiment à se retrouver sur les aires de bronzage, les longues plages de sable fin bordée de résiniers qui s'allongent entre la mer et le village où l'atmosphère demeure paisible. Ils se restaurent aussi dans l'un des restaurants de poissons dont la notoriété s'étend à toute la Martinique et que les gourmets ne manquent pas d'honorer de leur gourmandise. Malgré notre goût pour les bons repas, nous ne nous y arrêtons pas.

Le trésor des lagons cristallins

Lorsque les visiteurs se transforment en plongeurs, les eaux coralliennes où vivent et se reproduisent d'innombrables variétés de poissons leur dévoilent un paradis aquatique. Par exemple, le diodon, qui, lorsqu'il est menacé se transforme en une boule hérissée d'épines, vit dans une véritable prairie sous-marine qui occupe une partie des fonds qui démarre au rivage, atteignant une profondeur maximale de vingt mètres. Ces herbiers aux plantes marines sont souvent constitués de thalassies parsemées d'algues vertes. La thalassie descend d'une plante

terrestre à fleurs qui a colonisé les milieux marins il y a une centaine de millions d'années. Elle offre un lieu privilégié de frayère et de croissance pour de très nombreuses espèces. Les amateurs de plongée sous-marine pourront outre le diodon, admirer parmi cette flore aquatique surprenante, la souris ou barbarin rouge, qui fouille grâce à ses deux barbillons le sédiment en quête de proies. La plie participe également au festin, appelée aussi la sole, elle représente ce poisson plat aux yeux placés de même côté de la tête, qui par sa teinte jaunâtre tachetée de petits point terre de sienne brûlée se confond avec le sable.

De jour, le chatrou ou poulpe octopus, se montre timide, et se réfugie dans son repaire caché par des débris de madrépores et de coquillages. Peut-être les plongeurs pressés passeront outre la raie-fouet, ou raie à épine du sud, qui a choisi de se dissimuler dans son immobilisme. Posée sur le fond sableux, elle se nourrit de petits invertébrés et reste invisible aux yeux inattentifs. Les imprudents s'effilocheront la peau sur les longs piquants du chadron noir ou oursin noir, car elles injectent un venin très douloureux. Mais ils se régaleront en regardant passer le chirurgien noir qui se pavane dans ses splendides couleurs bleues. Celui-ci rivalise de beauté avec son homologue, le chirurgien bleu, qui lui arbore une crête verte, surmontée d'une raie d'un bleu électrique. Quant au chirurgien rayé, il lui a été trop pénible de choisir entre les robes de ses deux compères et s'est paré d'un mélange des couleurs des deux autres collègues. Le juif, gros yeux ou pricanthe ne leur dévoilera que son gris argenté, étoffe du jour qui vire au rouge vif durant la nuit. Parmi les éventails de mer et les gorgones qui se fixent à l'entrée des grottes et croissent face aux courants dominant, se meuvent nonchalamment les poissons-coffre ou zinga, le parapèle ou sarde à plume. Le ballet se déroule sous l'oeil implacable du poisson Capitaine, qui coordonne toute la chorégraphie. Ce chef attentif est relayé la nuit par son petit soldat, ou mombin, de moeurs nocturnes. Rien à craindre pour les amateurs de bain de minuit, il ne se nourrit que de planctons. Si toute fois, ils choisissaient d'enfiler un masque de jour, ils s'étonneront des couleurs jaunes, noires et vertes du poisson-ange. Sa petite bouche extensible et ses dents en forme de brosse lui permettent de se nourrir d'éponges, ou spongiaires, aux formes exubérantes. Ce sont des animaux primitifs, une fois fixés, ils filtrent l'eau et servent d'indicateurs biologiques. Tout ce petit monde accueille également dans son royaume, le corail-corne-d'élan, exploité autrefois pour faire de la chaux, il a l'allure d'un grand champignon à lamelles superposées, le corail cerveau, ou cervelle de Neptune, le corail millépoire ou corail de feu, le cierge de la mer encore appelé corail cylindrique ou corail pilier. Peut-être, les visiteurs des fonds sous-marins se laisseront séduire avant de refaire surface par le charme indiscutable des *demoiselles* de Martinique, ou poissons-papillons, qui avec ingéniosité se sont collé un gros oeil sur la queue pour éviter que d'éventuels prédateurs de s'en prennent directement à leur joli minois, quelle coquetterie! N'oublions pas dans cette liste, qui si elle voulait être exhaustive prendrait l'allure d'un dictionnaire de biologie romancé, les morènes, ou murènes, les concombres de mer et autres concombres de mer ou holothurie.

Amarrée au large face à l'infini

Mais, émergeons, et plongeons dans un des nombreux délices que recèle la Caravelle. En sortant de Tartane, nous rencontrons la plus jolie distillerie de l'île, la rhumerie Hardy, qui produit un rhum artisanal. En effet, le Livre de l'amateur de rhum, la classe comme "la plus pittoresque, la plus picturale des distilleries de la Martinique. Tartane est en tout point conforme à la tradition des unités de rhum agricole, le charme discret en plus. Petite production mais très soignée, les rhums de Tartane, artisanaux et confidentiels font partie des petits trésors de l'île, à découvrir et à

consommer sur place". Certains ajouteront à cette citation, "avec modération". Nous aurions pu déguster ce breuvage exceptionnel, mais un long chemin bordé de mille richesses nous attend.

Nous empruntons actuellement une route qui serpente et escalade les crêtes. Elle nous mène au sud-est de la Caravelle. Aux sommets, nous accédons à une vue générale de la côte nord que nous venons de traverser. Dans le relief accidenté de cette partie de la Caravelle, les baies sont rares. J'entends, les anses paisibles où l'eau se couche paisiblement sur un sable duveteux. Le relief est très découpé, taillé en falaises par le burin toujours actif qu'est l'océan. La roche est couverte de végétation rase rehaussée par la couleur de l'espoir et vivifiée par les pluies sporadiques. La savane s'installe avec son cortège de graminées et de légumineuses. Des oiseaux typiques nichent dans cette contrée étrange. Le cici z'herbe à face noire aime se prélasser ici, et la didine, fauvette jaune égaye le littoral de son petit cri perçant. Cette côte à la fois découpée et vallonnée se heurte violemment à la houle coléreuse. L'océan bleu acier s'argente ou se pare de jade, au gré de mouvements convulsifs. Le ciel anthracite hésitant entre toutes les nuances de gris et de blancs se déchire sur les échappées azur du firmament. Les variétés de teintes et de niveaux de nuages répondent au spectacle d'ici-bas. Ils soulignent le moutonnement des terres et de la mer.

Nous avons rejoint la route des crêtes, où se dégagent des vues somptueuses sur la presqu'île et la mer qui permettent d'oublier les difficultés d'accès. Sur cette route étroite et de forte pente nous souffrons du mauvais état de certains passages. Le spectacle grandiose du littoral bravant le large effrontément adoucit notre inconfort. Nous observons cette langue fourchue accrochée à l'île par un pédoncule large de neuf cents mètres. Elle s'aventure fièrement pendant quinze kilomètres dans l'eau outre-mer immense. La Caravelle se détache nettement de l'île, en affichant sa forte personnalité hautaine. La sauvagerie du paysage domine toute autre impression, même lorsqu'ils se posent depuis le dôme d'un morne sur la côte sud, plus calme. En effet, au sud, la courageuse enclave s'est aménagée plusieurs baies profondes à l'abri du courroux imprévisible du grand marin. Ces aires de repos pour nature paisible et lumineuse dissimulent leurs contours sous des forêts de manseniliers ou de palétuviers construisant des mangroves qui protègent, à en croire les légendes, de nombreux secrets de trésors et de trafics illicites. Les campêches, ensemble dense et homogène d'arbustes, bordent souvent les mangroves. Les grappes jaune d'or des fleurs de campêche dégagent une odeur suave qui développe l'appétit des abeilles. Elles attisent aussi la gourmandise des jeunes filles...

Partout, la nature du sol variable d'un endroit à l'autre engendre une flore étonnante. Nous avons déjà évoqué la savane herbacée de la partie nord ouest, la partie orientale de la Caravelle recèle des trésors de végétation, protégé par la réserve naturelle du parc régional. Surplombant les mangroves du littoral sud, la forêt humide de moyenne altitude embaume l'air de l'essence remarquable du bois rouge qui perd ses feuilles à la floraison et se couvre de fleurs blanc pâle. Les raisiniers se distinguent par leurs larges feuilles circulaires. Ils abritent le moqueur à gorge blanche, espèce volatile endémique à la Caravelle. Entre ces deux étages de végétation, la mangrove encerclée par les eaux limpides des baies du sud et la forêt vigoureuse, les poiriers aux troncs tourmentés servent parfois de lieu de villégiature pour une mygale, ou matoutous-falaise. La faune affiche un dénuement des plus déconcertant. En plus des espèces déjà citées, seuls quelques crabes de terre et bernard-l'ermite ont élu domicile dans cette forêt au caractère préservé dû à l'absence totale d'habitations. Chaque colline crée son éclat émeraude, toutes rivalisent

d'ingéniosité et de beauté avec leurs voisines, toutes tranchent avec la mer de cyan aux reflets bleu de Prusse.

Le Phare, la Pointe du Diable et l'Anse du Bout

Nous sommes aux pieds du phare, non loin de la pointe du Diable, et d'où on accède par des sentiers à l'anse du Bout. Premiers feux visibles par les marins et les aviateurs qui viennent d'Europe. La vue s'élargit sur le grand bleu, sans plus d'encombre, comme s'il suffisait de plonger pour gagner l'horizon. Nous jouissons d'un panorama exceptionnel sur l'ensemble de la presqu'île. Nous ne nous lassons pas de passer, une fois encore, en revue les mornes arrondis, leurs faunes et leurs flores variées. L'océan vorace prend d'assaut les falaises abruptes de roche. Des multitudes de pointes et de crêtes s'élancent comme un défi vers le ciel. Les anses sauvages, les baies dentelées s'égrènent tout autour de la longue langue de terre qu'est la Caravelle.

Ce paysage aux allures de décors de roman extravagant devait attirer dans ses baies étranges tapissées d'exotisme, un grand nombre de marins, pirates, flibustiers ou contrebandiers. Tout paraît irréel, comme surnaturel et à la fois parfait comme un scénario de film de cape et d'épée, il n'y manque même pas les mystères d'un château.

Une espèce endémique disparue : Les Dubuc

Il nous attend, au fond du Cul de Sac Tartane, amaré à la plage de la Baie du Trésor, le Château. L'habitation de la famille Dubuc de Rivery fut promue « Château », lorsqu'elle ne fut plus que ruines ressemblant à un vestige de la flibuste et de la contrebande. Elle fut construite dans les années 1740. Le terme créole d'habitation est synonyme du mont anglais »plantation», c'est-à-dire, que c'était une propriété consacrée à la culture de la canne à sucre. Elle était très étendue, ce qu'il en reste en témoigne. Mais le terme de Château, ne renvoie pas exactement à cette idée de grandeur et d'importance de la propriété. Cette nomination, est une allusion un peu moqueuse, à l'égard de la noblesse indûment acquise de Pierre Dubuc. En effet, il acheta en 1701 ses lettres de noblesse pour 6000 livres, somme qu'il ne paya jamais !

Le château Dubuc attire, sans doute, plus de visiteurs qu'une habitation Dubuc, les prétentions d'autrefois servent ainsi le marketing d'aujourd'hui... Tout est une question de termes !

Pierre Dubuc arriva en 1657 en Martinique. Le père Labat connaissait les conditions dans lesquelles il dut quitter la France. Engagé pour trois ans par un maître très dur, Pierre Dubuc craignait de mourir par les mauvais traitements qu'il subissait. Il attendit donc, un jour, son maître au détour d'un chemin, une écriture dans une main, un pistolet dans l'autre. C'est ainsi qu'il contraignit son "employeur" à signer son acte de libération, et qu'il s'enfuit en Martinique. On comprend aisément que la famille Dubuc soit sujette à de nombreuses fables. Les Martiniquais aiment les raconter encore et encore à l'ombre des cocoteraies, ou dans la pénombre d'un coucher de soleil. La langue créole se prête avantageusement aux emphases fantastiques d'un conteur de talent. Pourtant, une histoire réelle se cache derrière ces légendes, tâchons de la dévoiler.

La saga Dubuc

En débarquant en Martinique, en 1657, Pierre Dubuc ne découvrit pas le paradis paisible qui s'offrit à nous lors de notre atterrissage, quelques trois cent trente années plus tard. En fait, il dut

batailler fermement contre les Indiens qui défendaient hardiment, et sans doute de plein droit, les territoires qui appartiendraient plus tard aux colons. En 1658, après avoir contribué au développement et à la défense coloniale en combattant violemment les derniers Caraïbes, les vainqueurs se partagèrent le territoire insulaire. Balthazar, le troisième fils de Pierre, s'établit à la Caravelle.

La presqu'île très peu peuplée appartenait presque exclusivement à la famille Dubuc. Dès qu'ils obtinrent une propriété, les membres de la famille notoire, se lancèrent dans la culture de la canne à sucre. Mais était-ce une réelle activité qui leur ouvra ensuite les portes de trafics illicites ? Ne fut-elle qu'une couverture masquant grossièrement de fructueux et illégaux commerces ? La baie du Trésor située au seuil de la propriété n'était accessible que par la mer. De plus l'isolement de l'endroit et les fables attachées au site inspiraient la crainte à toute personne étrangère à la famille ainsi qu'aux forces de l'ordre. Point n'est besoin d'insister, les Dubuc disposaient d'une liberté totale, ils étaient les maîtres absolus des lieux. Cette situation était particulièrement propice à la prolifération d'activités clandestines. Et si les Dubuc ne furent jamais pris en flagrant délit, d'anecdotes inventées en mensonges, la réputation de pirates, de flibustiers, de contrebandiers, d'esclavagistes des Dubuc s'inscrivit peu à peu dans les légendes du peuple martiniquais. A présent leur renommée posthume s'inscrit à l'encre indélébile dans les guides touristiques et peut-être finiront-ils dans les livres d'histoire ?

Quoi qu'il en soit, les vestiges des installations (moulin à bêtes utilisé pour le broyage de la canne, la sucrerie qui comptait huit cuves de cuisson) témoignent de l'exercice effectif de la culture de la canne à sucre. Par contre, la propriété comportait également de vastes entrepôts qui ne servaient pas uniquement à stocker la canne après sa récolte. Ils accueillaient probablement des marchandises diverses négociées aux flibustiers contre des denrées tropicales. Le "bois d'ébène" quant à lui, séjournait dans une bâtisse allongée, elle fut divisée en quatre cachots où s'entassaient les esclaves en transit vers les îles anglaises. La famille ne se cantonnait guère dans ces simples transactions commerciales. Il paraîtrait que ses membres allumaient des lumières sur les mornes de la pointe du Diable et de la pointe Caracoli. Ces lueurs confondaient les navires qui s'échouaient sur les récifs et livraient aux malicieux Dubuc leurs trésors. La Baie du Trésor enfouie dans le Cul de Sac de Tartane justifie largement sa nomination par ces agissements pour le moins ... audacieux.

L'histoire pourrait s'arrêter là, hé bien non !

La Sultane Validé l'une des quatre reines

Les quatre reines de la Martinique furent Françoise d'Aubigné, la future marquise de Maintenon, et future épouse du Roi-Soleil, l'impératrice Joséphine, Hortence de Beaumarchais, mère de Napoléon III et Aimée Dubuc de Rivery devenue " sultane Validé". Toutes séjournèrent sur la Perle des Antilles ou y furent nées.

L'histoire fabuleuse et rocambolesque de la quatrième reine nous est contée par Sidney Daney, visiblement charmé par le personnage né presque un siècle plus tôt que le récit qu'il en fit. D'après l'historien, qui écrit en 1846 : "Au quartier du Robert, sur l'habitation La Pointe Royale vint au monde, en 1766, Aimée Dubuc de Rivery. Envoyée en France pour y recevoir une éducation élégante et soignée, elle passa plusieurs années dans la maison des Dames de la Visitation, située à Nantes. A dix-huit ans, elle fut rappelée par sa famille et s'embarqua dans ce

port en 1784. Le navire, atteint d'une voie d'eau, fut rencontré par un bâtiment espagnol qui recueillit l'équipage et les passagers du navire nantais. Au moment d'atteindre sa destination, l'Espagnol fut attaqué par un corsaire algérien. Aimée, accompagnée d'une vieille gouvernante, fut conduite à Alger. Le dey de cette région, frappé par sa beauté, et, suivant les moeurs orientales et barbaresques de cette nation, voulant faire la cour au Grand Turc, son maître, lui expédia la jeune fille en présent. Selim III ne fut pas insensible aux charmes de la captive. La jeune créole, subissant à regret sans doute son étrange destinée, devint sultane favorite du Grand Seigneur. En 1806, son fils, né en 1785, prit les rênes de l'empire turc, sous le nom de Mahmoud II. Lors de cet avènement, notre héroïne fut promue Sultane Validé." Ainsi fut transmis le récit fabuleux de la vie de cette reine mère. De nombreux historiens trouvant ce déroulement d'événement trop beau, invoquent le manque de preuves officielles confirmant la véracité de l'histoire, et la classe dans les légendes pittoresques et peu sérieuses. Mais aucun document n'infirme les faits. Pourtant, chacun y va de son imagination, et le sultan prend dans certaines narrations le nom de Abdül-Hamid; le corsaire tantôt Turc, tantôt un vague pirate barbaresque dérive dans le métier d'esclavagiste; pour la date de naissance de l'intéressée à dix ans près, point n'est besoin de rigueur, tantôt née en 1766, tantôt elle voit le jour en 1776. De plus la vieille gouvernante devient dans certaines versions sa "da", c'est-à-dire une nounou noire. Elle eut beaucoup moins de chance que sa maîtresse puisque noire et vieille. Les légendes ne souffrent pas la rigueur, ce serait leur ôter tous leurs charmes et leur volupté. Une chose cependant est certaine, nous pouvons ajouter un mystère à la liste déjà longue de la famille de la Caravelle. Et les auditeurs des conteurs se régalerent encore aujourd'hui de leurs péripéties.

Nous quittons ce site enchanteur et ses nombreuses légendes. Nous empruntons la route des crêtes. Un dernier regard sur le paysage qui n'existerait pas sans les prodiges miraculeux que firent le concours des volontés expresses de Neptune le Souverain des mers, de Vulcain le divin forgeron, et d'Apollon engendrant la clarté solaire dans l'Olympe imaginative et créatrice.

Au sommeil de la Trinité

Nous quittons les combats perpétuels que mène l'océan contre la roche. La nature ici d'aspect belliqueux commande mes réflexions. Une telle adversité entre les hommes causerait des dommages irrémédiables à l'environnement, semant partout désolation, tristesse, et destruction. Au contraire, lorsque les belligérants font partie de la grande famille de la Nature, ils utilisent leur rivalité pour engendrer de somptueux paysages. Y a-t-il un gagnant ou un perdant? Peu importe, des batailles lapidaires jaillissent des baies que sculptent les lames tranchantes des vagues. Et la guerre ressemble à une éternelle création. Elle produit le ravissement, l'épanouissement et la Beauté.

Nous traversons rapidement le village de la Trinité qui ne me laisse que trop peu de souvenirs. Sans doute, ne manque-t-il pas d'intérêts, mais j'ai été contaminée, petite, par le virus de la marmotte. Depuis la maladie a pris ses aises en moi, et je suis incurable. Les symptômes ? J'adopte tout au long de l'année, quel que soit l'endroit et le climat, les habitudes du petit rongeur. Une langueur certaine s'empare de mes paupières qui n'ont plus la force de garder mes yeux ouverts, bref je m'endors, et je prends congé du décor qui ourle notre route. Dominique, stoïque conduit ma sieste dans les rues de la Trinité.

Onze mille quatre-vingt-dix martiniquais ont choisi de vivre au creux de cette baie retirée, dans l'ombre de la majestueuse presqu'île, à l'abri des humeurs océanes. Elle ressemble à ces frêles oiseaux qui nichent au sein du feuillage touffu d'un arbre fort et rassurant, cherchant une protection infaillible contre les intempéries. Une petite rivière se faufile dans le petit bourg. La proximité de l'eau douce favorisa l'expansion de la bourgade. La Trinité ne fut jamais écartée de la vie insulaire, car, très tôt elle se bâtit un port qui facilita les échanges par voie de mer vers la côte sous le vent.

Puisque je ne peux livrer mes propres impressions je cède la parole au Père Labat qui fréquenta en d'autres temps, en 1694 exactement, les ouailles de cette ville provinciale. " Le bourg de la Trinité n'était composé en ce temps là que de soixante à quatre-vingts maisons partie de bois, partie de roseaux, couvertes de paille, bâties toutes sur une ligne courbe, qui suivait la ligne du golfe ou du port. Ce bourg s'est beaucoup augmenté, parce que la quantité considérable de cacao, de sucre et de coton etc, que l'on fabrique dans ces quartiers là, (...) y ont attiré pas mal de marchands et quantité de vaisseaux (...) qui y font fleurir le commerce."

La Trinité sut tirer parti des avantages qu'elle offrait. Elle monta rapidement en grade, avec Saint Pierre, Fort-de-France et le Marin, elle fut l'une des quatre lieutenances de l'île. L'un des quatre régiments de la milice insulaire établit sa résidence ici, ils avaient pour mission de défendre l'île contre toute incursion étrangère. Ils visaient plus particulièrement à combattre les ennemis éternels de la France : les Anglais. La Trinité fut également le siège du Tribunal de l'Amirauté, haute distinction pour cette petite ville. Pendant la révolution, la bourgade aida les planteurs royalistes. En effet, leurs marchandises prêtes à l'embarquement étaient acceptées de bonne grâce. Beaucoup plus tard, après la destruction de Saint-Pierre, les marins effrayés par l'ampleur de la catastrophe ne désiraient plus faire affaire avec le fantôme du Petit Paris. Ils se dirigèrent tout naturellement vers ce port hospitalier aux infrastructures bien implantées.

Aujourd'hui les Trinitéens sont fiers de participer à l'activité de la dixième commune de la Martinique. Le tourisme grandit sur un terrain fertile. Il y réussira une brillante carrière, avantagée par une région charmante, avenante et tout à la fois sauvage grâce à la proximité de la Caravelle. Le port abrité des vents s'ouvre à la plaisance qui s'aventure sur l'océan. De plus, la ville cultive un souci de l'esthétisme et soigne son urbanisme, trait de caractère plutôt rare dans les Antilles. La promenade en front de mer est dégagée, et batifole avec une mer paisible le long d'immeubles bâtis au siècle dernier.

Arcane créole

Bien qu'abritée, par la Caravelle, la petite bourgade dut au premier jour de Novembre 1755, rendre des comptes au bel océan. Dans ces contrées, les conteurs rapportent que lors la sieste de cette funeste journée, la mer monta de soixante centimètres de plus que d'ordinaire. Les curieux, encore éveillés, se réunirent autour du phénomène afin d'en dissenter les causes. La légende se souvient qu'ensuite la mer se vida entièrement en quatre minutes. Les bateaux un peu étourdis furent surpris nus sur le sable, pendant que les poissons pagayaient l'air de leurs nageoires maladroites. Les gourmands s'offraient le plaisir unique de pêcher à sec les infortunés. L'océan toujours plus rusé s'abattit violemment sur le rivage. Il faillit noyer plusieurs villageois qui ramassaient le dîner. En un quart d'heure la mer répéta trois fois ses exploits, prouvant aux Trinitéens sa force et sa domination incontestable. Heureusement, aucune victime n'est à

déplorer, seules les marchandises stockées dans les caves et entrepôts des maisons du bord de mer furent inondées, et donc inutilisables désormais. Cette petite histoire eut pu être chantée par un marseillais. Mais l'accent créole sied parfaitement à la narration. Il ne jalouse aucunement celui de ses collègues métropolitains. Cet événement ne lasse pas d'étonner les historiens, d'autant plus que les villages voisins, au nord, Sainte-Marie, et au sud le Robert ne subirent pas les feux de l'humeur orageuse des flots de cette après-midi originale. L'énigme reste obscure. Décidément, les mystères ne manquent pas sur la côte au vent.

Dernier adieu pathétique

Nous poursuivons notre quête de découvertes tropicales. Plus précisément, toujours en état comateux, je poursuis par procuration la balade qui s'achemine maintenant vers l'intérieur du pays. Nous fermons la porte sur la Trinité, autrefois port actif au service des sucreries et distilleries de la région. Dans le rétroviseur s'esquisse la pointe de la Caravelle, et tel un doigt fourchu, elle pointe l'horizon. Ce n'est qu'un au revoir, car nous reviendrons, c'est sûr, dans cet univers incomparable de criques préservées et d'anses secrètes. Les légendes de trésors engloutis où flottent des parfums de tafia, et les folles histoires de flibuste s'estompent. A mesure que nous nous éloignons, des bruits sourds, reliquats des légendes, se marient aux échos de la houle et sonnent comme un murmure. Les fantômes des pirates, des corsaires ou des boucaniers rôdent au loin, derrière nous, dans les eaux tumultueuses. Les souvenirs sont à l'affût des effluves de rhum, de tabac, d'épices ou d'indigo. Le promontoire rocheux qui hébergea autrefois, l'âge d'or de la contrebande s'efface et cède la place à la campagne tropicale dans laquelle nous pénétrons en sortant de la Trinité et en rejoignant la route qui nous mènera à Fort-de-France.

Le fief de la paysannerie

Dans quelques kilomètres nous atteindrons Gros-Morne, une commune tropicale rustique, juchée à deux cent quarante mètres au-dessus de la mer où sa Majesté, le Roi Fruit Ananas règne sur le fief de la paysannerie martiniquaise.

Le caractère rural du bourg attire les railleries de toute l'île. Tout comme la Belgique demeure la cible préférée des histoires drôles et cependant charmantes qu'inventent les Métropolitains. Les Gros-Mornais n'échappent pas à la tradition moqueuse de leurs compatriotes. La vocation agricole du bourg se cultive depuis des siècles. Elle lui permit de jouer un petit rôle dans l'Histoire martiniquaise. Il servit, en effet, de siège pour le gouvernement des planteurs durant quelques mois de l'année 1790. Tout au long de cette période, de nombreuses révoltes troublèrent l'ordre habituel de l'île. La contestation embaumait l'air du temps. Le vicomte de Damas, alors gouverneur, y établit son quartier général, car l'endroit occupe une position centrale entre Saint-Pierre et Fort-de-France. Gros-Morne ne doit sa renommée actuelle, qu'à sa contribution dans la première activité économique de l'île, l'agriculture.

L'économie survit au-dessus de ses moyens

Etant donné que notre guide se prélassa dans les douceurs des bras de Morphée, pendant que défile le panorama ordonné des champs d'ananas soigneusement alignés, nous allons visiter l'économie de la Martinique. Posons-nous la question, que fait vivre le Paradis outre-mer ?

Depuis 1946, année où les Antilles françaises devinrent département français, l'écoulement des productions antillaises est facilité par l'ouverture du marché français. L'économie se maintient à raison d'importants transferts de fonds publics à partir de la métropole. Ce programme fut établi dans une optique de rattrapage de l'économie des D.O.M.. Mais le développement, ou du moins la poursuite de l'activité agricole se heurte à la concurrence farouche des pays du tiers monde qui rémunèrent peu leur main d'oeuvre. Le handicap majeur des Antilles françaises ne souffre pas d'explications. Le travail se paye sept fois plus cher en moyenne que sur les îles voisines. Dans les pays africains producteurs de fruits, le scénario est identique. Cette situation remet périodiquement l'avenir de l'île en cause. De plus, l'accroissement de l'économie n'a pas compensé le rythme de la poussée démographique. Le problème est là aussi évident. La moitié de la population a moins de vingt ans et, l'essor démographique qui avait montré des signes encourageants de ralentissement dans la fin des années 1970, progresse de nouveau de 1,1% sur huit ans.

Le tableau n'est que gris foncé, car la croissance bien que faible ne s'est pas démentie, malgré les résultats moyens de l'agriculture. Comparée aux îles indépendantes la Martinique profite d'une amélioration évidente du niveau de vie de la population. Les Antilles françaises sont entrées depuis plusieurs années dans un système économique de consommation, il faut avouer que le phénomène est plutôt rare dans la région. Reste dans cette configuration idyllique en apparence le problème difficilement surmontable de l'économie d'assistés, et il est flagrant. La Martinique vit au-dessus de ses moyens depuis que la production tend à décroître et que le tertiaire augmente, voire explose. Le résultat coule de source, la balance commerciale affiche un déséquilibre permanent, et le taux de couverture des importations par les exportations est passé de 24% en 1986 à 16% en 1990, et cette baisse sera difficile à désamorcer. L'aspect artificiel de l'économie antillaise est combattu à grands renforts d'aides publiques. En effet, le gouvernement français essaye de réactiver les productions agricoles et industrielles par toutes sortes d'aides et de mesures qui rendraient également moins aigus le problème de l'emploi. Le gouvernement chapeaute de nombreux programmes d'aide à la formation et à l'insertion professionnelle, de plus, de gros efforts ont été entrepris dans le domaine de l'éducation, puisque 98% des jeunes sont scolarisés. La situation de l'emploi reste pourtant préoccupante, car un tiers de la population en âge de travailler est au chômage.

La trilogie des délices

Jusqu'à la fin de la guerre, la Martinique puisait sa richesse dans sa terre, qui lui offrait la banane, la canne à sucre et l'ananas. Cette trilogie agricole constituait pratiquement la seule ressource de l'île. Le climat et la nature fertile de la terre présentent des conditions généreuses, dont les martiniquais se détournent pourtant. Depuis 1973 la population agricole active a diminué de 50%, passant de 62 000 personnes employées dans les exploitations, à 26 000 actuellement. La surface agricole utilisée suit le même chemin et ne représente plus qu'un tiers du territoire contre 46% il y a seize ans. Cette régression est talonnée par le nombre d'exploitations qui ont diminué de 36 % durant la même période. La superficie des exploitations reste raisonnable, 64% d'entre elles ne dépassent pas 1 hectare. Le phénomène de centralisation n'a donc pas traversé les frontières de la Martinique, se cantonnant à l'archipel de la Guadeloupe.

Une étrangère fait des affaires

La banane est la star des produits d'exportation du département, c'est aussi le plus gros fournisseur d'emploi. Elle est d'une bonne rentabilité, bien qu'à la merci des cyclones auxquels elle ne résiste guère. Les bananeraies en produisent deux cent mille tonnes dans les années favorables épargnées par les tornades et autres catastrophes naturelles.

La banane, originaire d'Asie méridionale et de Malaisie, existait sur le territoire avant la venue de d'Esnambuc, et de Du Parquet, son neveu. Connue depuis le début de la colonisation, cette culture demeura pendant longtemps strictement vivrière. Au début du dix-huitième siècle, les administrateurs soucieux du contrôle des subsistances imposèrent aux planteurs une exploitation quasi systématique de cette herbacée. Le commerce de la banane aux Antilles n'a véritablement pris son essor qu'à la fin du siècle. Aujourd'hui, la plupart de la production est exportée vers la métropole et les marchés de quelques pays frontaliers et la banane est la première ressource de l'île. Elle occupe 23% de la surface agricole utilisée et constitue près de la moitié de la valeur des exportations de la Martinique. Elle est produite par environ 1230 exploitations qui emploient près de 80% de la population active.

Cependant, les planteurs subissent de plein fouet, la concurrence des pays comme le Cameroun et la Côte d'Ivoire, dont le prix de revient est faible. Les exploitants antillais honorent des charges sociales inexistantes dans les pays d'Afrique précités. De plus, les producteurs africains engagent moins de personnel, pour une production équivalente dans les départements d'outre-mer. Ces deux facteurs financiers portent la banane martiniquaise à un prix plus élevé, ce qui conduit à un plafonnement des exportations, et ce malgré un système de contingentement, qui implique une protection du marché français, où la banane antillaise est sacrée reine sur les marchés.

Un sol où elle se plaît, et pour cause...

La banane se plaît sur le sol martiniquais. Le climat particulièrement pluvieux du Nord convient au fruit qui s'y impose. Neuf mille cent cinquante hectares de plantation de bananes sont concentrés sur une région comprise entre Grand-Rivière, Macouba, Basse-Pointe, et du Lorrain à la Trinité que nous venons de visiter. Les températures ne subissent jamais de fortes variations. Les plants envahissent les flancs ouest des mornes et s'abritent des alizés. Ces deux facteurs justifient largement la présence du fruit sur la moitié du département. En France nous nous régalons des bananes plantain. Par contre, les échoppes de légumes de Fort-de-France et de toute place de village du département, offre une plus grande variété de bananes. Consommée comme légume dans la cuisine locale, la banane poteau ou banane à cuire ne cesse d'étonner le voyageur par sa grosseur et sa peau verdâtre plutôt peu engageante. Mais il se réglera en revanche en dégustant une des petites dites bananes figues sucrées. Il la reconnaîtra facilement, de petite taille, et particulièrement savoureuse, sa pelure arbore une jolie robe jaune mouchetée de brun. Elle porte aussi les noms de figue dessert ou banane pomme. La banane poyo, est de même calibre que la banane plantain, mais elle est plus fine et sa chair est plus sucrée. Le poyo est l'une des bananes les plus productives. Sur les étales la figue rose se fait très rare, car sa chair rose n'est pas très appréciée, par contre, fleuriront outre tous les noms déjà énoncés, la figue pomme, la figue Gros Michel, la banane Saint-Pierre, la Grande Naine etc.

Ne lui dites jamais qu'il est arbre ...

Le bananier n'est pas un arbre ! " Le bananier est sans nul doute le seul à donner à l'homme de quoi le nourrir, le loger, le meubler, l'habiller et l'ensevelir " , mais il n'est pas un arbre, n'insistez pas !

Il appartient à la famille des plantes herbacées, c'est un ensemble de feuilles enroulées, à la manière d'un poireau de la taille d'un homme. "Le tronc du bananier appelé stipe, est constitué de gaines foliaires s'imbriquant les unes dans les autres en spirale et se terminant par un bouquet de feuilles. Suivant un axe central, court une longue inflorescence dont l'extrémité représente le régime". Le bananier a totalement adopté les manières conviviales françaises car, il ne refusera jamais un petit verre. Il boit en moyenne cinquante litres d'eau par jour. Heureusement le ciel déverse généreusement dans les forêts pluviales où sa culture est pratiquée. Sa production suit, nous l'imaginons aisément, la pluviométrie, et un régime se forme tous les neufs mois en moyenne. Le gros bébé peut porter jusqu'à quinze pattes. Chacune offre une vingtaine de fruit. Les fleurs terminales, jaunes et stériles qui garnissent la popotte violette, finissent par se dessécher et noircir. Le bananier se renouvelle de lui-même après chaque régime, par la pousse d'un rejet sur sa souche. Aussi, après la récolte du régime, on coupe le bananier qui l'a porté. Un des rejets portera le régime suivant. Mais, au bout de quatre ans, la souche, dégagée par les rejets successifs, eux-mêmes de plus en plus élevés et instables, et elle doit être transplantée.

Dans une même plantation, la récolte s'échelonne sur toute l'année. Traditionnellement c'est l'homme qui détache au coutelas le régime qui pèse une vingtaine de kilos. Lorsque nous nous baladons dans la forêt tropicale, à l'orée des plantations, nous rencontrons fréquemment des hommes de tous âges, les vêtements de travail imbibés de l'humidité ambiante, l'oeil indifférent, serein, mais vanné, une machette à la main. Ils sont impressionnants, et jettent comme une fraîcheur cassante sur la bonne humeur des vacanciers qui les croisent. Sur le bord des chemins, s'ils sont armés de leur instrument de travail, ils portent rarement un régime de banane, en effet, une fois coupé, ils le confient aux femmes. Elles reçoivent la charge dans un panier, juché sur leur tête et la porte jusqu'au camion. Cette méthode est encore en vigueur aujourd'hui, dans les petites exploitations, et lorsque la configuration du terrain ne permet pas d'accueillir les moyens de récolte plus modernes. Les fruits sont chargés, ils sont acheminés vers une station d'emballage où ils subissent toute une série d'opérations. Ensuite, ils passent dix jours dans les cales frigorifiques avant d'être livrés dans les mûrisseries d'Europe et d'atterrir dans nos gosiers.

Le roi Taino, venu du pays des Arawaks

L'ananas, cultivé dans les vallées entourants Gros-Morne, rafraîchit également les palais des métropolitains, en mal d'exotisme. Il fut introduit par les indiens Taïnos. Selon le père Labat, " l'ananas est l'un des plus beaux fruits du monde, son goût et son odeur répondent à sa beauté".

L'ananas est avant tout un produit d'exportation, il occupe 550 ha localisés essentiellement autour de Gros-Morne, Vert-Pré, la Trinité et dans le bassin du Morne-Rouge, par lequel nous avons débuté cette balade. L'industrie de l'ananas se place en troisième position sur le podium de l'activité martiniquaise, elle en produit 18 740 tonnes. Son développement est malmené par la concurrence des pays africains, dont les prix défient les marchés martiniquais. C'est pourquoi, l'ananas de conserve apporte une valeur ajoutée importante du fait de la double activité agricole et industrielle qu'il représente. Mais, depuis 1985, l'augmentation considérable de l'ananas en conserve en provenance des pays africains, et des nouveaux pays exportateurs, comme la

Thaïlande, les Philippines, ainsi que la baisse de consommation des pays européens, mènent la vie dure aux planteurs de tainos.

Vue furtive sur Fort-de-France

Après ces quelques considérations économiques, il est temps pour moi d'ouvrir l'oeil, et de le garder attentif. En effet, nous approchons de la capitale que nous traversons aussi rapidement que les bouchons, légions dans toute grande ville du monde, nous le permettent. Le temps de se retourner sur la bibliothèque de Schoelcher, qu'au détour d'une rue, passe devant nous, l'ancienne mairie transformée en théâtre de huit cents places. La vie s'agite, se bouscule dans les ruelles tracées au cordeau, bordées de maisons basses, ornées de balcons tous différents. Peut-être, et je l'espère sincèrement, aurons-nous le temps, au cours d'un voyage prochain, de mettre pied à terre à Fort-de-France.

Aujourd'hui, Dominique nous mène sur la route de la Trace, l'endroit, le plus pittoresque et le plus magique de l'île. Au revoir Fort-De-France, à plus tard, si le destin nous remet sur ta route.

Suivre la belle créole dans les verts pluvieux

Verte, sinueuse, vallonnée, montagneuse, humide, pluvieuse... telle est la route de la Trace.

Nous grimpons sur les mornes imposants qui encaissent Fort-de-France au fond de sa baie face à la mer des Caraïbes. Lorsque les nuages se déchirent, la vue s'étend jusqu'aux Tois-Îlets, qui apparaissent et disparaissent au gré des vents. Si le large vu de Fort-de-France a quelque chose de grandiose. Fort-de-France, paraît-il, vue du large posée délicatement sur les mornes reluit, majestueuse et élégante. Les sommets des mâts des bateaux de plaisance se dandinent au-dessus des flots abrités par la Pointe des Nègres de la baie des flamands. Ils pointent telles des flèches, leur extrémité vers l'horizon argent. Les haubans assujettissent les mâts à leur loi bruyante, ils sifflent leur ennui au rythme de la brise marine, et appellent le marin à lever l'ancre vers le large. Là où ils vibrent, se lient à la houle, où enfin ils vivent. Nous lançons un regard admiratif mais désespérément ignare à ce joli tableau, dont nous ne voyons que la surface, sans nous douter que le monde marin recèle une richesse toute particulière. Cet univers inventa jadis ses propres lois, qui régissent encore aujourd'hui la vie de tout aventurier attiré par une voile et une coque qui flotte et se fracasse parfois sur l'eau insoumise à jamais. Nous, pauvres terriens, sommes prisonniers de jambes trop lentes et d'esprits trop lourds. Nous ne voguerons pas aujourd'hui, vers les rêves qui ont fui là-bas, vers le grand bleu marin.

Nous nous enfonçons dans la végétation, les habitations se font de plus en plus rares. La mer s'éloigne. Nous passons la porte qui sépare l'existence agitée des Fayolais, de la vie verte et somptueuse du coeur de la Martinique. Cette porte imaginaire reflète une originalité qui frise l'extravagance. La frontière s'encadre d'un côté par l'idéal étrange d'un architecte local : une reproduction miniature du Sacré Coeur, dont la blancheur attire l'oeil depuis le large; de l'autre côté, le chemin est enrobé par le jardin de Balata. Fort-de-France, plus bas, s'enveloppe d'une brume de chaleur qui dissimule presque entièrement la capitale. Notre voyage ressemble de plus en plus à un songe si beau, qu'au réveil, la réalité paraîtra un peu grise. La vision de la petite basilique parisienne agit comme une vraie pincette, elle nous signale que notre aventure martiniquaise se matérialise.

Cette conscience soudaine envahit nos yeux de quelques petites larmes, une émotion joyeuse et suave envahit nos esprits et emballa nos coeurs. Cependant une question subsiste, les vacances sont-elles authentiques, ou plutôt, concrétisons-nous un rêve ? Difficile à dire, le charme ambiant nous ensorcelle, et affole nos sens. Nous vivons exclusivement au rythme tropical il devient notre essence. La magie de Madinina allège notre mémoire, elle la possède et se joue de nos souvenirs où seule l'île aux fleurs est présente, irrésistiblement envoûtante, comme si nous n'avions connu qu'elle et qu'elle nous suffirait tout au long de notre vie.

Les tourments du paradis

Avant de pénétrer sous les arches de bambous et de flamboyants de la jungle martiniquaise, nous passons devant le jardin de Balata, voisin pour l'éternité avec le Sacré-Coeur. Autour d'une habitation caféière du dix-huitième siècle, un horticulteur paysagiste, Jean Philippe Thoze a patiemment déchiré une jungle inhospitalière, pour y faire pousser une promenade au paradis. Passionné de plantes et conscient de l'inépuisable patrimoine floral, de l'île, le fondateur de cet Eden grandeur humaine, consacra vingt ans de sa vie à rassembler des végétaux découverts au cours de ses voyages.

Les anthuriums, les hibiscus, frangipaniers, nymphéas exotiques, héliconias feront l'admiration des amateurs. D'autres espèces endémiques ou tropicales figure dans ce tableau majestueux. Les visiteurs se reposent à l'ombre des palmes de l'arbre du voyageur. La rose de porcelaine les ravit. De somptueux bouquets de bégonias, d'orchidées rivalisent de beauté avec les dracenas, et les condyliens. Les fougères arborescentes dispensent une ombre généreuse, tandis que les balisiers en fleurs ajoutent des petites taches pourpres au décor de toutes les couleurs. Nous reviendrons aussi à Balata, où je voudrais passer une matinée entière à me balader au bras de mon Doudou, au sein de cet énorme bouquet, et profiter de chaque parfum, de chaque teinte qu'invente ici une nature généreuse, où l'homme inoffensif aide positivement la Création.

Tracé sinueux sous la pénombre

La Trace débute un peu avant le jardin de Balata, à présent passé, nous nous enfonçons dans l'épaisse crinière végétale. La Trace, étroit couloir goudronné serpente l'exubérance et la magnificence de la forêt tropicale.

Au dix-huitième siècle, un chemin fut ouvert au coeur de la jungle de l'île. On l'appelait autrefois le " grand chemin de la Rivière et des Hauteurs", ou encore le " chemin du Roi" et plus récemment, au début du dix-neuvième siècle, le "chemin des Pitons". Il fut débaptisé une dernière fois, et porte aujourd'hui le nom de Trace, ou de la route de la Trace, en souvenir du chemin qui fut ouvert par les colons.

Cette route est sans doute l'une des plus belles des Antilles. Avec celui de la Guadeloupe, le massif forestier martiniquais est pratiquement unique dans la région Caraïbe. Elle est l'un des endroits les plus magiques au monde. Nous nous trouvons dans l'un des rares paysages qui recèlent autant de beautés au mètre carré. Bref, permettez-moi de dire que nous nous laissons conduire par la route qui fera naître en moi l'envie d'écrire, et de peindre. Le mystère sauvage de cette forêt engendre en moi la marque indélébile d'un souvenir qui mourra avec moi. Outre cet aspect purement partial, il faut savoir que les Grandes Antilles, plus sèches possède un relief plus ample et des bois moins humides. La forêt de Trinidad s'apparente déjà à sa voisine sud-américaine, la forêt équatoriale, totalement différente de celle-ci, peut-être aurons-nous l'occasion

d'accoster en cette île de la musique sortie de bidons, afin d'en comparer les caractéristiques. Quant aux autres îles, elles sont généralement trop petites pour accueillir un massif forestier de cette importance. Même Grenade qui paraît-il est une île superbe, à découvrir absolument, ne propose qu'une surface de trois cent quarante-quatre kilomètres carrés, contre mille cent kilomètres carrés, en Martinique. Ce n'est guère qu'à la Dominique, île voisine du Nord, que l'on trouve des paysages similaires. La végétation accomplit ici un règne exceptionnel, non seulement grâce à son étendue, mais elle est aussi la résultante de facteurs climatiques et géologiques. En effet, la montagne Pelée bloque les nuages et provoque ainsi une humidité constante sur les pentes volcaniques. La fertilité de la forêt pluvieuse est également aidée par les rayons du soleil qui viennent inonder la région, lorsque les nuages se déchirent. Les plantes qui se reproduisent allègrement dans ce milieu, ne pouvaient espérer accueil plus chaleureux et plus propice à leur développement. Ici, la vie semble vraiment puissante et éternelle.

Toutes les essences tropicales dans les plis d'un mouchoir froissé

Si je n'avais disposé que de deux journées dans l'île, le second jour m'aurait vu sur la route de la Trace après avoir visité le jardin de Balata.

Pour être honnête, si je n'avais disposé que de deux jours en Martinique j'aurais fait un pacte avec le chronomètre pour arrêter le temps et qu'il me laisse libre de tout voir, de tout vivre ici, où il me semble parfois que le destin m'attend...

Nous parcourons vingt kilomètres dans la féerie d'une végétation luxuriante et montagneuse. D'un côté de la Trace, un précipice se cache sous un épais manteau vert sombre et humide. Lorsque nous approchons des points culminants de la forêt, des échappées sur les contrebas nous coupent le souffle et les jambes (force est d'admettre que je souffre « légèrement » du vertige et qu'en plus il m'est impossible de résister au Beau...Point n'est parfait !). Nous ne pouvons que nous incliner devant le talent inégalable de la Nature. Ici toute la puissance de l'authenticité antillaise est concentrée. Le clapotis discret de quelques rivières invisibles, enfouies sous la densité verdoyante vient à nous. Le cri d'un colibri dévoile ci et là le secret des lieux, mais très vite il se tait, ou s'éloigne et les feuilles comme d'immenses portes capitonnées, se referment après son passage et étouffent les bruits. Elles sont garantes du règne du silence teinté de confidentialité. La forêt absorbe tout, les bruits, l'ombre et la lumière. Il n'y a plus ni ciel, ni terre, nous sommes comme suspendus dans le temps et dans l'espace, entre un précipice invisible, et cependant présent à chaque virage et les pentes volcaniques. La démesure et la vivacité exotique enserrant la route dans un étau d'une vigueur surprenante. Où que nous nous arrêtons, nous la sentons vivre, comme si elle respirait profondément, comme si nous nous trouvions dans l'un de ses poumons.

Les pentes qui surplombent la route déferlent telles des vagues rageuses de verdure, des bambous serrés en bouquets, s'élèvent en remparts entre la Trace et la fureur de cette nature indomptable. Les bambous géants, nous murmurent dans de sinistres craquements, des confidences obscures, dictées par les vents qui parviennent à se glisser au coeur de cette forteresse verdoyante. Plus loin, des fougères arborescentes couronnent tendrement de leur panache vert clair une cascade qui chantonne au fond de la vallée. Des lianes interminables embrassent goulûment des troncs puissants qu'elles relient entre eux. De temps en temps, la forêt

troque ses mille teintes de verts, contre un beau pourpre d'un balisier en fleurs. Un grand prince domine toute la forêt, il se nomme le fromager, il atteint quarante-cinq mètres de haut, et deux mètres de diamètres. Les Indiens caraïbes redoutaient le puissant maître des lieux, qu'ils considéraient comme un trait d'union entre la terre et le ciel. Dans ses branches, paraît-il, que les esprits se donnaient rendez-vous. Les casuarinas rivalisent avec le géant fromager, et tentent eux aussi de s'accrocher au ciel, par ici, on les appelle filaos, confondant ainsi le bois très dur fourni par l'arbre, et l'arbre lui-même. D'origine australienne il croît extrêmement rapidement. Les orchidées hautaines s'accrochent aux troncs pour se rapprocher de la lumière. Elles colorent gaiement les cimes pendant qu'inlassablement le bakoua produit la matière première des chapeaux martiniquais. D'autres nombreuses essences peuplent la forêt, des figuiers, des bois rouge carapate, des palétuviers jaunes, des gommiers blancs qui frisent une hauteur respectable de trente-cinq mètres, des mahoganis à grandes feuilles, des châtaigniers, des arbres à pain, des caoutchoucs, et les incontournables palmiers.

Immersion dans un aquarium végétal

Nous nous noyons dans un océan émeraude, où la lumière tamisée, bleuâtre et pâle est distillée par les feuilles des cimes, cette ambiance suscite la curiosité, attisée par un air de mystère opaque et permanent. Flotte aussi une odeur de matières en décomposition. Les jeux de lumières et d'humus se mêlent à l'humidité qui s'exhale de toutes parts. L'eau jaillit d'innombrables sources, elle crée l'essence du lieu : les arbres, les fleurs, les plantes de toutes sortes. Les averses arrivent sans crier gare et partent aussi vite, laissant une terre sauvage sous la lumière. Curieusement la faune est pratiquement exclue de la forêt pluviale, quelques oiseaux-mouches et colibris égaient les lieux sous le regard glauque des anolis ou lézards inoffensifs. Les anolis prennent des formes très diversifiées d'une île des Antilles à l'autre, ses principaux prédateurs sont les merles et la crécerelles d'Amérique ou gri-gri. Le manicoü, peuplait déjà les nuits de la forêt humide du temps du père Du Tertre, il disait que " cet animal avait quelque chose du rat, du renard, du singe, et du cochon ". Quel drôle d'animal cela peut-il faire? Peut-être avait-il ce jour là abusé de la tisane de son confrère ? Il est certain cependant, que le manicoü aime se réfugier dans la forêt, car maladroit lorsqu'il est au sol, il s'aide de sa queue préhensile pour se réfugier dans les arbres. La grenouille, elle aussi aime la forêt tropicale, car elle est particulièrement à l'aise dans les milieux humides. Lors de petites haltes, nous l'entendons croasser de plaisir. Les fers-de-lance, serpents venimeux, et mygales ou Matoutou-Falaise sévissent dans les parages, ils se présentent souvent sous un jour un peu plus dangereux que les minuscules oiseaux.

Pour lutter contre l'un des seuls prédateurs de l'homme, la mangouste fut introduite sur le territoire martiniquais. Sa mission lui ordonnait de détruire les serpents, et les rats. Mais, un peu tête, elle n'en fit qu'à sa tête, et elle occasionna de graves déséquilibres biologiques. Elle s'en prit indifféremment aux ennemis de l'homme, mais aussi aux oiseaux et aux iguanes. Je me ferai l'avocat de l'herpestes auropunctatus, ou plus communément appelée, mangouste, en disant que la petite bête ne sollicite jamais son transfert sur l'île, même si cette dernière est un petit paradis. J'ajouterai, également que les plus grands déséquilibres furent créés par l'homme lui-même. Tous les peuples qui colonisèrent l'île apportèrent des plantes qui n'existaient pas initialement. Les Taïnos commencèrent par planter l'ananas, les flots amenèrent la noix de coco, et firent pousser des palmiers. Les Caraïbes, ou Kalinas introduisirent le manioc, dont ils exploitèrent deux sortes : le manioc amer, renfermant une substance toxique que lavage et cuisson font disparaître, et le manioc doux. Le manioc était la culture de base des Indiens. Les colons européens poursuivirent

les changements en important la canne à sucre, l'arbre à pain, la banane etc. Les espèces originaires de Martinique ne représentent plus que vingt pour cent de la flore. L'introduction d'une faune et d'une flore étrangère à l'île, la déforestation amorcée avec les premières cultures, ainsi que la chasse aux animaux dont la chair était, malheureusement pour eux digestible, bouleversèrent complètement le milieu biologique insulaire. En conséquence, de nombreuses espèces de plantes et d'animaux, comme le perroquet, le rat pilori, la grosse grenouille et l'amazone de la Martinique, disparurent au fil du temps. Seule la petite mangouste n'aurait pas réussi un pareil saccage!

Les hommes, enfin avertis des dégâts qu'ils occasionnèrent au fil des siècles, tentent cependant de se racheter une conscience. Ils créent des organismes qui s'occupent activement de la protection de la nature martiniquaise. Ils veillent sur les trois cent quatre-vingts espèces d'arbres indigènes qui constituent l'habitat d'espèces végétales et animales dont beaucoup sont menacées. La totalité des zones de forêt naturelle et sauvage doit donc être strictement préservée, afin qu'elle demeure à jamais, la richesse biologique de l'île.

La route toujours plus sinueuse, se fraye un chemin entre les arbres, immenses et fantomatiques. Perdus dans la densité de la jungle, nous n'apercevons pas encore la silhouette tant fréquentée depuis le début du voyage de la Pelée. Nous ne voyons rien, que l'environnement direct, mais à mesure que nous nous enfonçons, une sensation d'oppression pèse de plus en plus sur nos âmes. Nous nous rapprochons, et le volcan dont l'emprise sur nos sens, s'était effacée à Ajoupa-Bouillon, exerce de nouveau sa fascination empreinte d'invincibilité. L'aspect sauvage, presque intact de la nature, avait réveillé en nous, à l'entrée dans la forêt pluviale, un esprit d'aventure, engendrant l'envie de se balader à pied dans les sentiers de la jungle martiniquaise. A présent, que le souffle imperceptible de la Pelée envahit nos pensées et qu'elle les assourdit, nous sommes envoûtés par les lois magiques du volcan, qui sapent toute notre volonté.

Nous vivons à regrets, les derniers tortillons de ce fin filet d'asphalte qui nous ont menés au travers d'un milieu prodigue en découvertes. Il nous révéla l'aventure tropicale au sein d'une jungle mythique, "au pays des amis du soleil, et des fils de l'eau". Des troncs immenses, des lianes empêtrées dans toute forme végétale, des milliards de feuilles disposées en toit percé, ce royaume du bakoulélé s'est choisi une place de choix dans nos souvenirs. Il marquera notre mémoire, et les photos que nous faisons, nous paraîtrons fades tant la réalité est étincelante de variétés et de grandeur. Jamais une seule photo ne pourra synthétiser le serpent vert de la Martinique, la Trace. La forêt tropicale ne se résume pas, elle est sentie, ressentie, humée, elle est vécue avec le coeur et chacun de ses sens.

Rencontre inoubliable : une flore fantasmagorique

En guise d'au revoir à la forêt majestueuse et inoubliable je citerai Patrick Chamoiseau qui décrit son expérience dans l'aventure tropicale, comme je l'aurais narrée si j'avais utilisé ses mots : " Pénétrer là, c'est percer une enveloppe chaude, humide, obscure, odorante de vie pourrie et de vie neuve, de morts anciennes et de morts à venir, de remugle d'éternité. (...) On semble traverser une ville étrangère qui n'aurait rien d'une ville, mais qui fonctionnerait comme, témoignant de la communauté d'existences indéchiffrables. Le soleil serre tout cela dans une toile arachnéenne de lumières scintillantes. Elle tombe en files ou en cordes lourdes comme les amarres d'un bateau

suspendu. Tout ceci est de l'eau. Il n'y a pas d'air, mais une humidité vitrée. Pas de végétation, mais des geysers saisis au vol par on ne sait quel quimbois. Dans la tradition orale créole les grands bois sont toujours portes d'enfer. (...) Une fois plongé dans les bois de la Trace, on comprend qu'il y ait là un au-delà du naturel. On avance sur une frontière incertaine entre la veille et le rêve, entre l'ombre et la lumière, entre la mort et la vie. L'humus sous le pied n'offre aucune certitude, rien qu'une dérobadie spongieuse, une succion. (...) S'immobiliser, c'est tomber dans le vertige d'un silence qui bat comme un tocsin".

Nous franchissons le point culminant de la forêt, à six cent cinquante mètres d'altitude sans trop nous en rendre compte. Le toit vert enfoui dans les nuages opaque du grain à venir nous empêche de découvrir un large panorama, apanage des points culminants. Ici, au carrefour des Deux-Choux, nos chemins se séparent. La Trace poursuit sa course vers le Nord. Nous bifurquons vers l'ouest, et nous descendons vers le Carbet. La nuit commence à s'imposer et le murmure de la mer nous attend, gentiment.

JEUDI:

UN CATAMARAN POUR UN DECLIC INDOMPTABLE

Dès le réveil, je suis excitée et je saute comme une puce. Nous avons prévu une excursion à la Grande Anse d'Arlet. Nous nous dirigeons vers la salle du petit déjeuner, mais la vision de ce grand aigle aux ailes blanches, déployées sur les flots de la baie abritée du Carbet, immobilise mon envie de manger. Nous nous dirigeons vers le rivage, pour admirer l'étrange taxi, qui nous attend, là à quelques brassées.

Hé oui, nous allons découvrir la côte sous le vent par le large! Quelle belle journée en perspective! Il paraît même qu'une langouste est comprise dans le prix. Mais, ne nous bousculons pas, chaque chose en son temps. Pour l'instant l'odeur des croissants chauds titille les papilles de Dominique. Allons déjeuner ! J'entends mon Doudou ou plutôt son estomac impatient m'ordonner : " Tu viens ! ". Ne quittant pas le catamaran des yeux, je marche à reculons pour suivre "docilement" l'homme de ma vie. N'empêche, c'est beau un voilier.

Quelle invention ! Une vie sur l'eau pour apprivoiser la liberté.

Lorsqu'une petite embarcation se détache du catamaran, les adeptes de l'aventure maritime frémissent déjà de curiosité et piétinent la plage. Une petite bousculade décide de l'ordre dans lequel nous monterons à bord du grand voilier. L'équipage est composé d'une très jolie et grande jeune femme, et de deux jeunes marins, l'un, le skipper est responsable de nos chères petites vies, l'autre l'aide à accomplir sa tâche. Le dingy fait la navette entre le voilier et l'hôtel. Quelques allers/retours plus tard, tous les participants sont à bord. Nous sommes une trentaine de personnes, mais Dominique et moi ne communiquons pas beaucoup avec nos co-découvreurs, la surface du bateau est si grande, qu'elle laisse la possibilité à chacun de vivre cette journée comme il l'entend. Certains terriens, avides de nouveautés, gardent les yeux rivés sur le large. Ils scrutent l'horizon à la recherche du plaisir d'observer leurs premiers dauphins, tortues, ou baleines. Les autres discutent et profitent de cet espace aux frontières particulièrement limitées pour se faire de nouveaux amis. D'autres effectuent un petit nettoyage stomacal par dessus bord, tous les goûts sont dans la nature. Je me situe plutôt dans les individualistes du premier groupe. Je dévore littéralement toutes les impressions que je découvre.

Le tangage s'avère très léger, nous sommes protégés par la proximité du rivage, mais nous nous en éloignons rapidement et le roulis se précise. A chaque vague, le catamaran se heurte durement aux crêtes de la houle, déconcertant les estomacs fragiles, qui très vite remercient le ciel de s'être empiffré au petit déjeuner. Dominique et moi, nous nous installons sur l'un des flotteurs, vers l'avant du bateau. La situation est on ne peut plus humide, mais les sensations sont réelles. Nous ne tenons pas à nous agglutiner près de nos compagnons de voyage qui ont presque tous rejoint le cockpit plus sec et plus sécurisant. Je suis néanmoins surprise de la vigueur de la mer des Caraïbes dont la réputation ne colle pas avec ce que nous expérimentons. Les guides racontent que sur les flots calmes et posés de ces latitudes, les débutants de la plaisance trouvent un terrain propice à l'apprentissage de la navigation. N'empêche, qu'elle me paraît bien sauvage. Bien sûr, nous ne rencontrons aucun creux d'une dizaine de mètres et plus, dignes de l'Atlantique, mais ça ressemble déjà à l'aventure ou plutôt, à l'aventure. Soudain la grand voile claque comme un coup de tonnerre, le vent trop fort l'a déchirée. Soit les conditions sont particulièrement mauvaises. Cette proposition me semble exagérée, la houle est vivace, d'accord, mais pas agressive. Soit le skipper est un navigateur inexpérimenté ou distrait, ou... Peu importe, nous continuons notre course au phoque et au moteur, plus bruyant, certes, mais rien ne gâchera cette journée exceptionnelle.

Je découvre avec étonnement qu'il existe des poissons volants. Je n'en soupçonnais pas l'existence. (Décidément, il faut absolument que je sorte plus souvent...). A l'approche du bateau, ils survolent la surface de la mer. Leur vol couvre souvent plusieurs mètres. Je m'amuse à les observer, malheureusement ce spectacle se produit tout autour du bateau, et détourne mon attention du large où se balade peut-être mon unique chance de voir des dauphins. Jamais une matinée ne m'est apparue plus courte. En un clin d'oeil, nous passons au large de Fort-de-France, qui fume de chaleur. Le catamaran pointe le bout de son étrave vers l'intérieur de l'anse d'Arlet, la balade s'interrompt le temps d'un déjeuner et de quelques ébats dans l'eau, sans même que nous ayons vu l'aileron d'un dauphin.

En parlant d'aileron, nous avons jeté l'ancre depuis un petit moment déjà, et personne ne s'est encore jeté à l'eau. Est-ce l'apéritif qui approche, ou soupçonne-t-on quelques requins de houspiller les orteils des nageurs ? Je n'ose poser la question de vive voix. Mais Dominique me connaît et, il me demande, pourquoi il n'a pas encore vu le bout de mes palmes éclabousser l'anse. En sourdine j'énonce ma crainte de rencontrer des "vilaines bêtes". Il hausse virilement les épaules, son air sévère souligne le ridicule de mes pensées enfantines et il se détourne excédé de cette conversation insensée. Me voilà donc rassurée! Hé bien, pas du tout ! Je ne le suis absolument pas, car personne ne tente l'aventure, peut-être sont-ils tous distraits, et ne voient-ils pas qu'une eau exquise les appelle de ses plus jolies teintes. Quel dommage de ne pas se baigner dans la plus belle baie du monde!⁹

⁹ Ceci dit, je n'ai jamais entendu parlé d'un baigneur s'étant fait dévoré par un requin dans les eaux des Petites Antilles. Peut-être qu'après plusieurs voyages on devient sourd à ce genre de « fait divers ». Pendant les périples suivants, nous en avons rencontrés lors de nos balades en masque, mais insignifiants par la taille, ou alors totalement inoffensifs, comme les requins dormeurs. Malgré que je sache tout cela, le mythe de la grosse bête croqueuse de mollet m'effleure encore alors que j'en suis à mon sixième voyage dans les parages en 1997, alors que j'écris cette note. Un peu peureuse, peut-être, mais c'est excitant aussi...

L'eau émeraude se profile vers la soyeuse plage de nacre de l'Anse d'Arlet. Des palmiers hirsutes offrent à la brise leur chevelure indisciplinée agrémentée de palmes d'or. Cette toison végétale s'ébouriffe au rythme des danses suaves du vent léger et tiède. Le rivage se courbe moelleusement autour de l'écume. Elle y meurt dans un dernier scintillement sous le soleil ardent de midi. Un étai harmonieux de mornes vert sombre ceint la baie. Des cataractes de flore onctueuse déferlent sur l'eau cristalline. L'endroit paraît presque intact, seules quelques maisons attirent notre attention à tribord. Nous rêvons et nous nous imaginons au balcon de la maison blanche, couverte d'un toit rouge. Balancés dans le confort très oisif d'un hamac, nous embrassons d'un regard toute la baie. L'oeil attentif, nous veillons de temps à autre sur le voilier à bord duquel nous naviguerons, plus tard, tendrement, tous les deux. Nous nous abandonnons aux mirages qui foisonnent dans nos esprits et nous les partageons dans une exaltation rieuse. Dès demain, c'est sûr, nous réaliserons ce projet mirifique et doux à nos coeurs.

Le réveil est brutal, car Dominique me propose de nouveau de nous baigner, heureusement l'heure de l'apéritif sonne et me sauve la vie. Nous nous retrouvons tous sur le carré, et nous sirotons gaiement notre punch planteur. Les discussions fusent, comme si tout le monde sur le bateau se connaissait de longue date. Notre Héros-Doudou, amateur de bonnes choses, et fin gourmet a les yeux qui pétillent à l'approche des énormes langoustes qui nous sont servies avec du riz créole. C'est en effet délicieux. Quelle bévée, Dominique, paraît-il, a entendu dire une passagère que cela ressemblait à du poulet. Assurément elle n'y comprenait rien, comparer du poulet à la meilleure langouste que nous ayons goûtée de notre vie! ...

Nous sommes repus, j'admire un véliplanchiste qui zigzague dans la baie, à l'heure ou tout le monde pense à la sieste. Cette fois il n'est plus question de refuser la baignade, plusieurs personnes du bord ont trempé les pieds, dans l'eau transparente et ils sont manifestement entiers. Et puis la planche semble en bon état. Allez, un peu de courage. Dominique patauge déjà, et comment résister à un plongeon effectué depuis la pointe de l'un des flotteurs. L'eau délicieuse affiche un minimum de vingt-quatre degrés tout au long de l'année. En quelques brassées nous pourrions atteindre la plage, mais nous décidons de ne pas donner de direction à notre baignade, c'est si doux de se laisser aller dans l'eau sans s'occuper d'autre chose que de flotter. Le temps de se régaler, et, déjà l'équipe naviguante nous fait signe de regagner le bord. Nous levons l'ancre, et les yeux rivés sur les palmiers désordonnés qui marquent un trait d'union entre les collines et le rivage, je me promets que je reviendrai, j'en suis certaine à présent.

Des dauphins, quel bonheur!

Le soleil donne déjà sur l'arrière du bateau, la Grande Anse d'Arlet se referme derrière nous. Nous nous laissons emportés par les flots qui nous ramènent à notre point de départ. La côte s'allonge à bâbord, pas loin. Le soleil réchauffe nos corps sans les brûler, car la brise marine apaise son ardeur naturelle. Nous sursautons tous, un passager vient de crier à tue-tête : "des dauphins!"

"Où?"

"Mais là!"

Très clair... Translucide. Merci pour la précision... Heureusement, ils ne nagent pas loin, à une dizaine de mètres tout au plus. Au début, ce ne sont que des ailerons furtifs, mais quelques sauts, et nous découvrons une petite bande de ces magnifiques mammifères des mers. Merci Bon Dieu! Je croyais que nous allions terminer cette journée sans même en apercevoir un seul. Ils sont déjà

repartis, mais je garde le visage tourné vers l'horizon jusqu'au débarquement au Carbet. On ne sait jamais, deux chances dans une même journée, ça n'a rien d'extraordinaire...

Nous approchons du Carbet avec le soleil couchant. Ce soir il a choisi des chatolements de bruns et d'oranges. Pas un nuage ne brouille le firmament, et la petite boule de feu se glisse derrière le large sans encombre. L'obscurité, comme le rideau d'un somptueux théâtre descend de l'Est, et ferme cette journée fastueuse sur une mer aux reflets d'or. Mon coeur applaudit, et entonne les rappels. Malgré mes pressantes insistances, le bel astre s'en est allé dispenser sa chaleur et sa lumière de l'autre côté du monde, m'abandonnant à mes souvenirs. Mes pensées revivent les instants précieux qui se sont succédé tout au long de notre navigation sur ce splendide catamaran. Jamais je ne pourrai oublier une telle journée. Que ferais-je pour être ce matin, et frapper les trois coups de la prestigieuse représentation que nous a joué la mer ? Je me résous avec tristesse à quitter le spectacle, et ma place privilégiée entre ciel et mer. La petite embarcation assure la dernière navette qui me ramènera sur le sable et fera de moi une terrienne, pour combien de temps encore.

VENDREDI :

DE JOSEPHINE, AUX SALINES, EN PASSANT PAR LE RHUM ET RETOUR PAR LE DIAMANT

Aujourd'hui, une autre journée découverte nous attend. Sous les Tropiques, personne ne chaume, pas même les vacanciers. Après le petit déjeuner quotidien, un autobus accueille à la réception quelques trente personnes. Toutes nous accompagnent dans un périple vers l'extrême Sud de la Martinique. Nous longeons la route du rivage qui mène d'abord à Fort-De-France, nous ne nous y arrêtons pas. Nous traversons ensuite la plaine du Lamentin.

La vache des fleuves tropicaux

Autrefois, le mammifère herbivore marin du nom de lamentin, peuplait les embouchures des Rivières Lézardes et Lamentin, situées au sud de Fort-De-France. Le mot issu de la langue golibi que parlaient les Caraïbes, signifiait "mamelle" à cause de celles bien visibles des femelles. Il s'altéra sans doute sous l'influence du verbe lamenter, car le cri que pousse l'animal ressemble à une plainte. Les Anciens l'appelaient "homme marin", ou la "femme marine" à cause de sa morphologie et de son cri. Les colons entendaient eux aussi, un son très proche de celui que produisent les humains. Le lamentin dépasse parfois trois mètres de longueur et pèse en moyenne cent kilos. Il fait partie de l'ordre des siréniens. Et si les hommes entendent dans cette qualification le nom sirène, ils en trouveront certainement l'explication dans le regard profondément gentil de l'animal. Cette qualité désavantagea l'animal, car pacifique et soumis aux conditions ambiantes, le lamentin disparut à cause des modifications qu'exercèrent la civilisation et les hommes sur leur milieu.

Il n'en subsiste que le nom

Le Lamentin est la seule grande plaine alluviale de la Martinique. La vaste surface qui s'étend du Lamentin à Rivière-Salée fut peuplée relativement tard. Mais, les colons attirés par les avantages que représentait la rivière Lézard, installèrent leurs plantations en bordure de celle-ci. Dès 1680, ils firent pousser la canne. La paroisse du Lamentin fut créée sept ans plus tard, tant le village se développait. Le village joua un rôle économique important, grâce à l'or blanc et son dérivé, le

rhum. La situation géographique de la région favorisa ce succès, car elle est située à la croisée des axes Nord Sud et Est Ouest.

Hier, planteurs, aujourd'hui industriels ou commerçants, les investisseurs de la région exercent encore une influence économique et politique sur le pays. Le Lamentin se classe fièrement comme deuxième ville de l'île. Il ne cesse de se développer avec la proximité de l'aéroport international et de la capitale. En outre, c'est la première région industrielle de l'île. Les usines de cannes et de bois précieux ont été démontées, elles ont cédé leur place à l'industrie du froid et de la conservation alimentaire.

Malheureusement, la prospérité du Lamentin entacha irrémédiablement la personnalité pittoresque et rurale de la région. Le Lamentin n'est guère qu'une banlieue industrielle de Fort-De-France. Les bâtiments modernes, les entrepôts et les ateliers envahissent les anciens champs de canne à sucre. La canne fit la réputation de l'île et la richesse des investisseurs de jadis. Mais aujourd'hui, en pleine régression, elle cède sa place au commerce d'importation, secteur en perpétuelle expansion. Heureusement pour le confort de la vie insulaire, le Lamentin a su évoluer avec son temps. Il pourvoit aux besoins changeants des hommes au fil des siècles. Mais soyons reconnaissants aux autres régions d'avoir gardé leur authenticité, pour le bonheur des visiteurs et des habitants de la Martinique. Quittons, donc cette région peu esthétique, et peu dépaysante, bien qu'efficace. Nous nous dirigeons à présent le village des Trois-Îlets un peu plus au sud.

Une coquetterie soignée : les Trois-Îlets

Avant de gagner le célèbre domaine de la Pagerie, notre petit bus traverse l'irrésistible village des Trois-Îlets. Il doit son nom aux trois minuscules îles rocheuses qui émergent en face de la Pointe-Aux-Pères. Ces îlets portent les noms de leurs derniers propriétaires, exploitants de fours à chaux de leur état, Tébloux, Charles et Sixtain.

Le village vit naître le 23 juin 1763 l'illustre Marie-Joseph Rose Tascher de la Pagerie, plus connue sous le nom de la légendaire Joséphine, l'Impératrice en personne. Les villageois immortalisent sa mémoire par la présentation particulièrement avenante des maisons, et des édifices publics. Ils honorent la plus célèbre héroïne martiniquaise, par une unité architecturale, due à l'aspect soigné que revêt chaque construction. Les maisons de bois traditionnelles donnent l'apparence de maisons fraîchement repeintes. La briqueterie des Trois-Îlets fournit les tuiles des maisons en brique et le pavement des trottoirs. Le phénomène est rare en Martinique.

La briqueterie des Trois-Îlets installée trois kilomètres avant le bourg, date du dix-huitième siècle, elle est l'une des seules entreprises de ce type sur l'île. On y fabrique aussi de la poterie. Les potiers se servent pour leur production d'une argile rouge qu'ils trouvent sur place. L'entreprise fut bâtie en 1783, date à laquelle naquit une devise toujours d'actualité : "Ici, le travail change la terre en or". Depuis, les artisans fabriquent outre les briques, les tuiles et la poterie utilitaire, des pièces uniques, signées et datées. Exception faite du tour électrique, l'outillage reste traditionnel, voire rudimentaire.

Les Trois-Îlets se montrent dignes du souvenir de la belle créole. Celui-ci s'attache aussi bien à la vieille église qu'au domaine familial tout proche. Avant de quitter cet endroit adorable, notons au

passage, que le village n'adopta pas immédiatement le nom, des trois petits rochers qui pointent leur extrémité au-dessus des flots. La paroisse fondée en 1683, s'appelait alors, poétiquement Cul-de-Sac-à-Vaches, Dieu seul sait encore pourquoi!

Où l'histoire tisse sa légende

Joseph Gaspar Tascher de la Pagerie et Rose-Claire des Vergers de Sannois baptisèrent leur première fille, Marie-Joseph Rose, à l'église des Trois-Îlets le 27 juillet 1763. Ses parents la surnommèrent Yéyette. La fillette passa toute sa prime jeunesse dans le domaine familiale qui s'appelait alors, "Petite-Guinée". C'était un domaine de moyenne importance où étaient cultivés l'incontournable canne à sucre, le cacao, le café, quelques légumes, le manioc et du coton.

Le domaine s'étendait sur cinq cents hectares environs, à quelques kilomètres des Trois-Îlets. L'ensemble se composait surtout de mornes dénudés ou couverts d'une maigre savane. Le fond s'harmonise en vallée où se pelotonne l'habitation. Les courbes romantiques des environs suscitent un charme qui séduit le visiteur. Ici, la jeune fille vécut une enfance tranquille rythmée par les répétitions rassurantes de l'activité agricole. Cette vie tranquille fut néanmoins bouleversée par le cyclone de 1766 qui dévasta une partie de l'exploitation. La maison de maître fut détruite et cet épisode inopportun contraignit la famille à s'installer dans une partie de la Pagerie. A l'âge de dix ans, Marie-Josèphe fut envoyée chez les dames de la Providence en pension à Fort-Royal. Elle ne revenait à la Petite Guinée que pendant ses vacances.

Suivant la légende, durant les quelques jours de repos qu'elle prit en 1777 au domaine familial, elle entraîna sa nourrice Gertrude qui l'accompagnait à sa promenade quotidienne loin de l'habitation. Elles se rendirent à la chaumière de la pythonisse¹⁰ Euphémie David. La case surplombait un précipice de plus de quarante mètres au lieu-dit de Croc-Souris. Peut-être ce nom est-il dû à la sauvagerie des lieux et aux légions de chauves-souris qui y hantent l'endroit. La vieille négresse, un peu sorcière qui demeurait là, avait coutume de dire aux enfants la bonne aventure. Voici les mots que la vieille femme susurra à la jeune Marie-Josèphe : "Tu seras plus que Reine".

Un mariage pour des rêves tronqués

Que s'est donc imaginée l'adolescente de quatorze ans qu'était Joséphine. Elle n'avait jamais quitté son île natale, et elle suivait une éducation dominée par la discipline afin de devenir une de ces jeunes filles de bonne famille selon l'expression consacrée. Nourrie de cette ambition démesurée, elle quitte deux ans plus tard la Martinique et le joug paternel. Elle épousa le Vicomte Alexandre de Beauharnais, fils du Marquis de Beauharnais qui avait été le gouverneur général des îles du vent de 1757 à 1761. Le jeune homme de caractère orgueilleux et excessivement jaloux noircit les rêves de grandeurs impériales de la jeune femme. De ce mariage désastreux naquirent deux enfants, Eugène et Hortense. Bientôt, l'époux revenu seul à Fort-Royal pour des raisons militaires, chercha à se séparer de Joséphine. Celle-ci décida de revenir en 1788 en Martinique où elle éleva seule ses enfants, pendant deux ans dans une petite maison du domaine familial construite à côté de ce qui deviendra un musée.

Une bonne étoile sous une légende de plus

¹⁰ pythonisse : Antiq. Gr femme qui annonçait l'avenir

La vie de Joséphine est décidément jalonnée de contes fantastiques. Sous un autre arbre que celui où la légende impériale circule, un narrateur raconte, protégé par la pénombre mystérieuse du coucher de soleil, qu'en 1790 Joséphine décida de revenir en métropole. Alors qu'elle se préparait à partir, un boulet de canon s'écrasa à ses pieds. La jeune femme n'eut pas une égratignure. A cet endroit miraculeux, on éleva en 1859 sa statue. D'où venait donc ce boulet ? D'une sempiternelle bataille opposant les Français aux Anglais? De partisans de la révolution toute fraîche? D'opposants au régime esclavagiste ou de la révolte d'un groupuscule d'esclaves ? Ne demandons pas l'impossible à une légende et restons sous le charme de l'imprécision!

Une révolution qui tombe à pic

Quoi qu'il en soit, une frégate nommée "La Sensible" emmena Joséphine sur les flots Atlantiques afin qu'elle rejoigne la France. Son mari avait été élu en 1789, député de la noblesse des Etats généraux. En suite, il fut nommé commandant de l'armée du Rhin. Il garda cette fonction jusque en 1793, date à laquelle les nobles furent écartés des fonctions militaires. Au futur pays des droits de l'homme, personne n'enviait à la fin du Siècle des Lumières les titres de noblesse. L'état de vivant noble devenait trop rapidement posthume, c'est dire si la situation de l'ambitieux vicomte se présentait sous un jour précaire. La Terreur sauva Joséphine des griffes de son époux, en effet, malchanceux devant le hasard sanglant et aveugle de la Révolution. Le vicomte passe un bref mais décisif instant sur la guillotine, faisant de l'héroïne créole une veuve de 31 ans. La jolie frimousse de la dame fut épargnée par la chute de Robespierre.

L'histoire rattrape les légendes

Au temps du Directoire, Marie-Josèphe Rose de Beaumarchais séduit tout Paris par sa grâce créole et sa joie de vivre typiquement insulaire. Ses amis, Talliens et Barras, l'introduisirent dans le cercle des dirigeants, société dans laquelle elle brillait de son éclat exotique. Un jeune général, Bonaparte ne tarda pas de remarquer l'une des femmes les plus en vue de la société française. Il fut séduit, il lui donna le surnom de Joséphine et six ans après la mort brutale du vicomte, le 9 mars 1796, elle épousa le général le plus couvert de gloire des armées républicaines. En 1804, la révélation de la quimboiseuse de Croc-Souris se réalise et Joséphine s'inscrit dans les livres d'Histoire sous le nom de l'Impératrice Joséphine pour l'éternité.

A Croc-Souris, on n'avait pas prévu ça

Joséphine sacrée, elle n'oublia pas son île, et conseilla à Napoléon de rétablir l'esclavage aboli en Martinique par la Révolution. Visiblement, le grand Napoléon adorait son épouse. Pourtant, les commentaires de l'époque racontent qu'elle séduisait de nombreux amants. Peu importe, l'Empereur aimait et tolérait. Si seulement la nature avait voulu qu'elle lui donne un successeur, comme le dictaient la loi du couple et la volonté du peuple français, Joséphine aurait régné à vie. Mais, jamais l'amour, aveugle aux escapades de l'Impératrice, ne parvint à souffler le gros nuage qui menaçait le couple impérial. Malgré tous ses charmes et tous ses efforts pour le reconquérir, Napoléon répudia son épouse et le divorce est prononcé en 1809. Joséphine, exilée au château de Malmaison près de Paris, ne revit jamais son île, car elle mourut de dépit en 1814, vingt-quatre ans après avoir embarqué sur "La Sensible". Son souvenir y reste néanmoins intact, grâce à sa passion toujours respectée pour la botanique et les roses.

Le mystère traverse le Canal de Sainte-Lucie

Aujourd'hui vénéré, le souvenir de Joséphine fut pendant bien longtemps contesté. Les Martiniquais lui reprochaient d'avoir replongé l'île dans l'esclavage. Des rumeurs parcoururent les chaumières au sujet de l'héroïne, afin de ternir son image. Il paraîtrait entre autre, que Joséphine avait falsifié les documents concernant sa date de naissance, afin de paraître plus jeune lors de son second mariage. Les médisances et les légendes épaissirent les mystères concernant sa vie, et semèrent à jamais le doute et la confusion dans les esprits des martiniquais. A Sainte-Lucie les insulaires profitèrent de cet imbroglio pour dévier le parcours de la célèbre créole. Ils bâtirent un labyrinthe parfait. En effet, ils revendiquèrent le lieu de naissance de Joséphine. Et lorsque les Européens visitent le volcan de la Soufrière, il paraît que le guide annonce fièrement que non loin de là, il est possible de visiter la maison natale de Marie-Josèphe Rose de Beauharnais. Cet aparté ne manque sans doute pas de troubler les visiteurs incertains de leur mémoire de l'histoire de France...

La mémoire vive et respectueuse

Malgré la fin tragique de ce conte historique, Joséphine suscita la passion de certains, plus d'un siècle après sa mort. En 1929, le docteur Robert Rose-Rosette, passionné d'histoire, acheta le site. Restauré avec amour et passion, il donne une idée précise de la vie quotidienne au temps de Napoléon. En pénétrant dans le domaine de la Pagerie nous nous transportons dans le temps. Les odeurs ont traversé les années, et nous sont restituées intactes, elles flottent autour des objets vestiges rassemblés là, le jardin soigné et ses arbres en fleurs agrément la visite. Non vraiment, ce musée ne ressemble pas aux autres. Nous vivons réellement quelques moments dans une époque différente et dépaysante. Son propriétaire a réussi à ranimer le domaine, car il vit comme il vivait au temps de la belle Joséphine.

A l'entrée du parc fleuri, où les bruits d'aujourd'hui ne pénètrent pas, les ruines d'une sucrerie rappellent le cyclone qui dévasta une partie de l'habitation de la famille Tascher. Cette vision, dominée par la cheminée produit une impression lugubre. Mais, très vite, un chemin nous conduit au travers d'un jardin plaisant, au moulin, aménagé en salle d'exposition traitant des différentes cultures de la Martinique. Les objets sont représentés là depuis de nombreuses années, mais l'ambiance créée est si réelle, qu'il semble qu'un ouvrier vient juste de les y déposés. Un guide nous emmène hors du moulin, et nous traversons un petit pont de bois, surplombé d'un immense arbre orné de fleurs rouge vif.

De la maison natale de Joséphine il ne reste que les soubassements. Plus loin, le musée est installé dans un petit bâtiment qui s'appelait les "chambres de Madame", car l'après-midi, madame de la Pagerie venait s'y reposer. Ce vestige des époques lointaines prend des allures de maison de poupée, et soudain, mon imagination détourne ses origines, et pour moi, cette "chambre" devient la maison natale de l'Impératrice. Je croyais qu'une Impératrice naissait dans un château somptueux voire même spectaculaire. Les pièces se succéderaient si nombreuses que l'étranger aux lieux s'y perdrait systématiquement. Au contraire, et quelle ne fut pas ma surprise en découvrant une maison grande comme une ferme de Bourgogne, toute bâtie en pierres, décorée de jolis petits volets en bois, le toit agrémenté de "chiens assis". Elle est empreinte des détails chaleureux d'une demeure habitée. La cheminée garde les marques noires du dernier feu. J'y aurais volontiers installé mes meubles pour la retraite. Bien que ceux de Joséphine me plaisent énormément. L'intérieur enchante tous les visiteurs, impossible de rester insensible au délicieux décor qui orne l'accueil original de cette habitation. Sur les murs extérieurs, des rosiers se sont

accrochés, et en colorent gaiement la pierre. La maisonnette s'épanouit aux rayons du soleil, bordée d'une végétation généreuse et variée. Les yeux caressent la magie de l'histoire retrouvée. Ils se délectent de la grâce ambiante. De chaque pierre se dégage un souffle de bien-être. Le plaisir de la visite bercera longtemps les souvenirs des vacanciers qui ont effectué un pèlerinage sur les traces de la belle créole.

Il fait soif sous le soleil

L'heure de l'apéritif sonne et nous quittons le domaine de la Pagerie, heureux d'avoir fait sa connaissance. Nous regagnons le petit bus, et le chauffeur nous conduit plus au sud dans les environs du village de Rivière-Pilote, au sein d'une des distilleries réputées de l'île, nommée La Mauny. Nous allons certes y suivre un petit cours sur les étapes que subit la canne avant de se retrouver dans une bouteille, mais nos gosiers un peu asséchés par la visite précédente vont paraît-il se dégourdir au contact suave des spécialités de notre hôte.

Un peu de patience, avant de tester les cocktails, il nous faut d'abord découvrir les secrets de fabrication du rhum le plus vendu de la Martinique. Le rhum blanc fort en couleur, comme il est surnommé dans la région doit son nom au comte Poulain de Mauny, originaire de Bretagne et qui donna son nom à l'habitation. La Mauny développe sa qualité grâce à la pureté de l'eau de source intégrée dans les phases de production. La méthode de culture à l'ancienne choisie par les exploitants engendre également la supériorité de la marque. La distillerie produit un rhum vieux d'une grande noblesse, et un rhum blanc de renom, très apprécié par les Martiniquais. Elle se positionne également comme champion de l'exportation. Nous visitons toute l'usine, et après l'embouteillage, nous pénétrons dans l'alcôve sombre et enivrante qui abrite les fûts de chênes où le rhum acquiert sa belle couleur de miel. Nous sortons de cette chambre de repos pour sève de canne à sucre, envoûtés par les effluves d'alcool.

Le Sermon du Père Labat suivi à la lettre

Un bar circulaire en bambou nous attend au centre d'un petit parc fleuri. Nos hôtes, particulièrement attentifs à notre bon plaisir, nous permettent de goûter toute leur production. Du ti' punch au rhum paille en passant par le punch coco, punch café introuvable en France, et aux punch agrémentés de tous les fruits, mélangés ou dissocié, de l'île, plus d'une vingtaine de bouteilles nous attendent. Sous le soleil de midi, je m'amuse à effectuer des trajets verres vides à la main entre les convives et le bar et à revenir, munie de verres pleins en sens inverses. Attention, si l'on en abuse, on risque de se retrouver accrochés aux branches. J'en connais qui ... ! Le petit groupe à présent guilleret et plus bavard que jamais se dirige bruyamment vers le petit bus. Il ne pense plus qu'à regagner la plage, pour profiter d'un bon petit repas. Ensuite, ils s'allongeront comme un seul homme sur le sable pour une méridienne digne de la dégustation qui vient de s'achever.

Salines inoubliables

Nous filons droit vers la Grande Anse des Salines, située à la pointe sud-est de la Martinique. La route se rétrécit, bordée d'arbres dont les fleurs rose tendre sont un ravissement inexprimable. Les Anglais nomment cet arbre aux fleurs exquises, le "pink cassia", il est originaire de l'île de Java, mais aujourd'hui il orne de nombreuses îles des Caraïbes. Cette foison colorée tranche avec

l'arrière du décor pauvre et un peu triste. Tout à côté d'une plage édenique, s'étend la Savane de Pétrification, le site désolé et aride présente pourtant quelques charmes, et les curieux pourront s'y promener. Pour l'instant tel n'est pas le but de notre visite.

Le Paradis nous accueille. Où s'achève la route, l'ombre des panaches ébouriffés d'une immense cocoteraie débute. La marche du bus ralentit au contact du chemin de terre cahoteux. Nous pénétrons sous l'arche des géants verts comme dans une cathédrale, à pas lents, respectueux des lieux mythiques. Plusieurs centaines de mètres plus loin, le bus s'immobilise et nous ouvre ses portes sur une après-midi de rêves tropicaux aux couleurs d'idéal.

Ici, la Martinique quitte la terre et elle rejoint d'un élan le large où commence l'affrontement entre les eaux chaudes de la mer des Caraïbes, et les flots turbulents et froids de l'océan Atlantique. Depuis le petit chemin où nous sommes descendus, nous traversons une bande épaisse de cocotiers où l'ombre n'admet qu'un simple poudroissement phosphorescent. Les arbres ne dévoilent entre leurs troncs serrés que quelques lambeaux d'eau bleue, voilée subtilement d'étoiles argentées, étincelantes. La mer résonne sourdement. Nous approchons, et se découvre, sous un torrent de lumière, un arc éblouissant, parfait, long de mille deux cents mètres. Il pleut des rayons aveuglants qui inondent la plage et les yeux sont obligés de se fermer sous peine de cécité. Le Paradis, dit-on, est si beau qu'il est impossible de le regarder plus de quelques secondes. L'énergie du soleil se montre si vive, qu'elle agresse la vue. Mais quelques instants suffisent, pour admirer ce raz de marée de magnificences. Les cocotiers émeraude frangent la courbe albâtre du sable, ce contraste surprend le regard. Il est ensorcelé par l'éclat cristallin des eaux transparentes. Celles-ci se dégagent de la grosse écume vrombissante des rouleaux. Ils sont enfantés par la bataille constante entre les courants calmes de la mer et les vagues vigoureuses de l'océan. Ce combat de titans se déroule sur l'une des plus belles plages des petites Antilles. Je n'oublierai jamais son moelleux merveilleux, où nous nous sommes amusés à défier la houle parfois violente, mais toujours chaude. Quel enchantement de rire et de batifoler dans cette épaisse et tendre écume blanche.

Bien que ce soit une plage très prisée par les autochtones, le site n'a rien perdu de sa beauté sauvage. Cet endroit est si immense qu'il est rare de s'y sentir harcelé par une foule trop nombreuse, car chaque jour elle vient se régaler dans les eaux claires des Salines. Le plaisir offert par les lieux est total, car chacun peu s'approprier à sa guise un endroit où il profitera de la tranquillité qu'il désire. Il est temps de cesser la baignade, le barbecue est prêt, et nous nous avançons vers les chaudrons. Au menu, ti' punch et poissons grillés pêchés le matin même. C'est sûr, la vie de vacance, il n'y a rien de pire pour le moral! Après ce repas délicieux, dégusté au pied d'un cocotier hautain et ombrageux, il ne restait plus à Dominique qu'à grimper aux branches du premier barbu venu...

La route sait se faire pardonner

Les quelques heures dont nous bénéficions sur les Salines idylliques passent comme quelques minutes. Le chauffeur et le guide parviennent à grand peine à réunir nageurs, promeneurs, adeptes de siestes à l'ombre ou au soleil. Tout ce petit monde hétéroclite est finalement prêt à grimper dans le bus afin de rejoindre la dernière étape de cette journée parfaite de vacances. La route se transforme en raidillon et rejoint une corniche qui se présente particulièrement étroite.

Elle escalade des pentes incroyables. Heureusement, les yeux oublient rapidement l'estomac qui "tournée" au rythme des coups de volants. La petite route qui s'agrippe héroïquement à la falaise sait se faire pardonner. Elle nous livre à chaque virage des panoramas superbes. Le climat particulièrement sec ici, donne aux eaux du rivage une limpidité incomparable. Les pans ocre ou terre de sienne s'élancent aveuglément dans une mer où le turquoise et l'émeraude rivalisent de pureté et de brillance. Lorsque les vitres du bus surplombent le précipice, le regard plonge dans les fonds marins qui se dévoilent le temps d'un éclair.

Une ombre au paradis?

La terre du sud de l'île est aride. Heureusement, la mer vient en aide aux habitants de cette région. Nous traversons de nombreux petits villages de pêcheurs, ceux de Petite Anse où nous passerons bientôt sont réputés. Ils n'hésitent pas à s'aventurer au large, dans le Canal de Sainte Lucie. Ce passage entre la Martinique et l'île voisine est souvent dangereux pour les petites embarcations. L'océan s'y engouffre d'une houle longue et puissante. Il creuse entre les îles des rides profondes dans lesquelles les pêcheurs s'arment d'un courage démesuré, parce qu'ils naviguent à bord d'un simple gommier.

Les pêcheurs, lorsqu'ils reviennent d'une partie nocturne en mer, s'interpellent sur le rivage. Ils se racontent leurs exploits. Et nous les entendons, mais nous ne comprenons pas toujours le marin qui revient de "fait dette" alors qu'il ne voulait se rendre "qu'à Miquelon". En fait, il désirait naviguer au large, mais il avait tant de dette que pour ramener du poisson à coup sûr, il a dû mener son gommier si loin qu'il ne voyait plus la terre.

La promesse éternelle des Tropiques : le Diamant

A quelques kilomètres de la Grande Anse des Salines, au détour de la Pointe du Diamant, brusquement surgit le Rocher, majestueux et solitaire. Un bloc volcanique gris aux reflets de nacre, haut de soixante-seize mètres, se dresse devant nous. Il reste planté là, au milieu du bleu marin infini simplement ponctué de cette curiosité. A moins de deux kilomètres de la côte, ce reste d'édifice volcanique rongé par l'érosion courbe son dôme vers le ciel. Nous nous arrêtons à l'un des points de vue qui nous permet d'admirer le magnifique piton. Nous surplombons la très belle et vaste plage qui fait face au rocher. Superbe car incurvée sur quatre kilomètres et souvent déserte, elle est également dangereuse car la houle de l'Atlantique y parvient. Les rouleaux sont puissants et les courants peuvent emporter un homme loin du rivage.

HMS Diamond Roc

"Rocher du Diamant" sur les cartes françaises, il s'appelle "Navire de guerre de Sa Majesté, Le Diamant" de la marine royale britannique, sur les cartes marines des Anglais. Aujourd'hui encore il est salué comme tel. Héros de l'irréductible rivalité qui opposa les Français et les Anglais, tous deux désireux de régner sans partage sur le paradis antillais. En 1803, lors que la Martinique était devenue propriété des Français, mais que les guerres napoléoniennes sévissaient toujours, les Anglais s'emparèrent du Rocher et y installèrent des batteries. Deux cents marins servaient à bord de ce navire insensé. Ils tiraient sur tout bâtiment tentant d'accoster dans les ports de la côte sous le vent. Position imprenable, certes, seul le rhum régla ce problème épineux. Il mit fin à l'étrange épopée du navire de pierre qui dura dix-sept mois.

Profitant de la nuit sombre de 1805, les Français de Villaret-de-Joyeuse firent perfidement échouer au pied de la sentinelle une barque remplie de fûts contenant la tisane du père Labat. Les Anglais un peu à l'étroit sur leur rocher, s'enivrèrent pour changer leur quotidien. Cette "distraction" fut plus efficace que n'importe quelle canonnade. Les Français ravirent ainsi avec brio l'édifice flottant aux ennemis royalistes qui se rendaient joyeusement. Cette ruse mit fin aux combats entre les deux nations, sur ce territoire. Quant au rocher, il remplit depuis ce jour le rôle admirable de refuge paisible pour les oiseaux, et d'abri pour la faune et la flore marines. Peu d'humains dérangent cette arche de plénitude animale, car ils se contentent souvent de le survoler. La légende veut, qu'un amiral anglais soit enterré au sommet du Diamant, seuls les milliers d'oiseaux qui nichent sur l'Eden ornithologique peuvent en témoigner.

Le joyau paisible des mers du Sud

Avec ses parois aux arêtes vives, le rocher ressemble à un gigantesque diamant brut. L'eau saphir perlée enchâsse dignement le joyau. Il se protège dans son écrin moelleux de nuages argentés qui se forment souvent derrière lui. Broussailles, poiriers-pays et cactus poussent sur ses flancs abrupts creusés de grottes où de nombreux oiseaux de mer viennent chercher refuge. Les cactus nommés cierges ont d'étranges manières sur ce rocher. Ils ne fleurissent que la nuit. Y accoster le jour est une expédition réservée aux téméraires. Mais qui risquerait d'y grimper, même pour assister au spectacle unique de l'ouverture des fleurs de cierge? Outre les fous, les paille-en-queue, les frégates, les phaétons à bec rouge, et autres balbuzard-pêcheurs ou aiglon encore appelé aigle migrateur de l'Amérique du Nord qui survolent en permanence le Diamant, les anolis et les mabouias ou couleuvres couresses honorent de leur présence le navire anglais échoué à jamais sur les côtes Françaises.

Si l'escalade du Rocher du Diamant est une attraction rare. Mais, les plongeurs, y trouvent un terrain de prédilection. Sur les tombants et dans les fosses où l'eau est claire, des coraux de toutes formes se développent. Les observateurs y rencontrent bon nombre d'espèces qui vivent dans les lagons : les chirurgiens bleus et noirs, le poisson soldat, le juif, mais aussi la carangue , un poisson de grande taille, aux reflets gris qui évolue souvent en bande. Les curieux prendront garde à ne pas déranger le marignan ou poisson écureuil de sa cache, sinon il déploiera une large dorsale épineuse. La base du rocher est striée de grandes failles couvertes de spongiaires, l'une d'entre elles traverse le socle de part en part. Quelques langoustes s'y pavanent, attisant l'appétit des fins gourmands.

Retour au couchant

Nous refaisons surface, nos yeux prolongent la dernière caresse dont il couvre la Grande Anse et le Rocher du Diamant. Le soleil se penche vers l'horizon, et nous entrons dans le bus qui nous ramène au Carbet.

La route contourne le morne Larcher. Un regard en arrière nous signale que nous assistons à l'ultime signe que nous fera aujourd'hui le Diamant devenu vert sombre sur le bleu profond de la mer. Selon la position de l'observateur, il prend des formes et des teintes différentes. Sous certains angles, il ressemble à l'étrave trapue d'un paquebot. Sous un grain, il s'argente, sous le soleil de plomb de midi il apparaît anthracite. Il se marie en vert sombre avec l'astre de fin d'après-midi. Je suis persuadée qu'il est si versatile que je ne le verrai jamais deux fois sous le même jour. Mais, déjà un virage l'efface totalement de l'horizon, l'abandonnant à ses pensées

solitaires. Je me sens un peu triste de le quitter, surtout que ... Non, je veux vivre ces neuf jours exceptionnels jusqu'à la dernière seconde. Je désire profiter de chaque instant, et si la fin est proche, ne nous en rapprochons pas d'avantage en l'évoquant!

Les mornes se succèdent. La route les enrobe tous, et sillonne la sécheresse des montagnes. Nous ne quittons jamais le bleu de la mer d'où pousse le ciel azur, touche finale de ce tableau dont je ne me lasserai jamais. Nous passons les Anses d'Arlet où des voiliers, paisibles attendent la nuit. Le parcours depuis l'extrême Sud régale la vue. Nous ne nous séparons pas de la limpidité du bleu toujours changeant entre l'outremer, le bleu de Prusse, le turquoise et l'émeraude cristallin. La mer invente toutes les variétés de teintes intermédiaires. Elle engendre nombre de couleurs si belles qu'elles mériteraient toutes des noms si jolis qui rameraient avec le plaisir de la Beauté. Les panoramas offrent sans jamais faillir la conjugaison parfaite des flots et du firmament. Mais l'homme, décidément, ne sera jamais à la hauteur de la créativité de la Nature.

Sur les plages des villages de pêcheurs que nous traversons, les gommiers aux noms pittoresques sont assoupis sous les amandiers et des raisiniers. Leurs grosses feuilles rondes découpent des taches d'ombre. Elles s'accrochent aux couleurs vives des embarcations. Les frêles bateaux attendent que leur propriétaire les emmène au fond de la nuit, se mesurer aux humeurs du large. La lumière glisse vers l'Ouest. Elle engendre des demi-teintes chaudes et confortables pour l'oeil. L'énergie de l'astre du jour vacille, et l'heure de la fin du jour sonne. Les nuances du couchant jouent leurs gammes. La pénombre marche vers nous à pas lents. La mer dorée se montre calme et respectueuse du travail du ciel. Elle le recopie consciencieusement dans son miroir lisse. Tout l'horizon s'embrase, le soleil grandit au sein de la haie d'honneur que forment les nuages courbés dignement vers leur maître. Le firmament revêt toutes les couleurs nobles du monde. Son âme se dévoile, et face à cette splendeur, les êtres et les choses de la terre ne s'octroient que le droit d'exister en tant qu'ombre de la Beauté.

Retour dans la pénombre

Suspendu aux derniers éclats mirifiques du jour, le silence s'impose dans le petit bus qui s'accroche courageusement à la route côtière. Les mornes se métamorphosent en ombres chinoises, leur dos rond se présente aux étoiles qui s'illuminent les unes après les autres sur le plafond du monde. Les feux du Carbet se rapprochent. Nous pénétrons dans l'hôtel où les vacanciers se dirigent en désordre vers le bar, seul repaire illuminé. En descendant du bus, nous mettons un point final à l'excursion dans le Grand Sud. Décidément, aucune journée de cette semaine ne se ressemble. Chacune est si importante, qu'elle marquera à jamais nos souvenirs. Ces derniers se construisent comme un album de photographies vivantes, où viendront se réfugiés nos tracasseries quotidiennes, et nos peines d'occidentaux stressés. Tant d'expériences se fêtent! Et si nous nous dirigeons, à notre tour vers le bar qui nous ouvre chaleureusement ses bras de bambous, au pied de l'arbre du voyageur, fascinant, même caché par la pénombre.

SAMEDI : ET SI NOUS RESTIONS ?

Nous nous réveillons pour partager notre dernier jour d'Eden. Dès le matin, une envie farouche de m'agripper au temps, afin de le retarder, me saisit. Mais à quoi bon, mieux vaut profiter entièrement de chaque instant. Pour célébrer les heures heureuses offertes par la généreuse caraïbe, nous décidons de nous approprier deux lits de plage, que nous disposons au soleil, côte à côte, afin de nous faire rôtir tous les deux. Aujourd'hui, pas question de rentrer au piti pour la sieste, ou de se mettre à l'ombre ou à l'abri de la chaleur. Dès demain, nous aurons tout le loisir de nous enfermer dans nos bureaux respectifs, dans un pays où les températures froides sévissent encore malicieusement. Là où les grains durent des semaines. Où le ciel est si bas qu'il en réduit l'horizon tristement. Où la seule brise souffle des climatiseurs et où le large se cantonne au trottoir d'en face. Je commence à comprendre pourquoi ici, flotte un air de paradis.

Projets d'avenir

Rien ne sert de noircir prématurément l'avenir, alors que le présent s'écoule dans les teintes paisibles des flots bleus et les reflets changeants des cieux délicieux. Pourquoi, ne pas évoquer, tant que l'environnement favorise les rêves, un futur plus exaltant. Ressemblant plutôt à un voyage prochain, où nous découvrirons toutes les régions que nous n'avons pas eu le temps de visiter cette fois. Nous vivons mon premier voyage, mais certes pas le dernier. Si nous prolongions notre séjour, ou que nous revenions, que ferions-nous?

Peut-être passerions-nous une journée sur un bateau, un catamaran. Il nous emmènerait faire le tour du Rocher du Diamant. Nous passerions devant l'îlet à Ramiers, après avoir traversé la vaste baie où sur fond de morne vert sombre Fort-De-France étincelle comme l'argent. Lorsque nous naviguerons à proximité de l'îlet à Ramiers, nous remarquerons les ruines d'une maison écroulée. Le skipper nous raconterait que nous voyons là les vestiges de la batterie qui faisaient autrefois partie du système de défense de la baie de la capitale de l'île. Un peu plus loin, nous serons attirés par l'Anse Noire, dont les sables volcaniques donnent des reflets tout particulier aux couchers de soleil. Ancré dans cette petite baie, nous nous échapperions avec une petite embarcation jusqu'à l'anse voisine, nommé l'Anse Dufour, qui par une étrangeté géologique est blonde, pulpeuse comme un mannequin. Elle s'étire au milieu d'une végétation luxurieuse. Le rivage nous tenterait, et nous découvrirons le village Dufour. Un hameau retiré de pêcheurs, dont l'authenticité rassure toute âme en quête de vérité. Les cases de bois, les gommiers alignés sur la plage à l'ombre des raisiniers, tout ici existe réellement. Toute présence a une signification vitale, et non un aspect superficiellement suscité pour l'oeil du touriste. De là nous grimperons sur la petite colline qui sépare les deux anses, et nous bénéficierons d'une vue plongeante unique sur deux baies si semblables et toutefois complètement différentes. Dans la région, nous est offert la seule possibilité de voir des cases en gaulettes, certainement les dernières en Martinique. Les murs sont construits en entrelacs de petites gaules bouchées par de la paille raidie à la terre. C'est-à-dire que le propriétaire tresse des branchages de ti-baume ou de campêches qu'il utilise comme matière première pour bâtir ses murs qu'il recouvre parfois de torchis.

Nous n'avons pas eu le temps de nous arrêter, et de noter que dans le Nord, la méthode de construction des cases était différente. Dans les villages homologues du Nord, les habitants ont privilégié le bambou pour construire leur case. Nous devons vraiment revenir, et louer une

voiture lorsque notre mini croisière nous aura débarqués à terre. Nous passerons Saint-Pierre et nous nous dirigerons vers la route qui longe la côte sous le vent jusqu'à l'extrême Nord. Nous nous arrêterons à l'Anse couleuvre, ou la route s'arrête. Où la nature garde tous ses droits intacts. Je caresserais des yeux, cette anse du bout du monde humain, dont la beauté, paraît-il dépasse toutes les autres. Nous serions arrivés dès l'aube. La pénombre de la nuit ouvre ses rideaux épais, les étoiles fatiguées de leur longue course s'éteignent une à une, au rythme où les couleurs naissent. Le soleil se lève de l'autre côté de l'île, nous n'assistons pas à son flamboiement matinal, mais il nous envoie les lueurs indécise et magique de ce nouveau jour. Celui-ci s'inscrira sous le signe d'une randonnée au travers du domaine forestier de l'extrême nord. La Trace du Nord ouvre la marche, elle relie en vingt kilomètres de découvertes des sites entièrement sauvages de la côte caraïbe. Elle aboutit à Grand-Rivière, village de pêcheurs, situé dans le Canal de la Dominique. Après nous être repu de confrontations entre forêts tropicales sèches du rivage et humide de l'intérieur, l'imagination en éveil, nous serons heureux de trouver un pêcheur qui nous ramènera au point de départ, à bord d'une yole. Peut-être aurons nous l'envie de faire une escale paisible dans une des anses désertes qui jalonnent le parcours. La navigation dure à peine plus de quinze minutes, puisque dans ce sens le courant nous poussera.

La journée s'écoule comme un verre d'eau dans une gorge déshydratée. Elle ne nous laisse pas le temps d'évoquer toutes les régions que nous aimerions découvrir. Et puis, autour de la Martinique tout un monde de rêves éveillés et de panoramas superbes nous attendent. Aurons-nous assez d'une longue vie pour rencontrer toutes les contrées magnifiques que nous réservent le Monde ? Passerions nous chaque instant qu'il nous reste, à sillonner les mers, ne restera-t-il jamais un coin de Paradis qui nous sera inconnu ?

Il suffit de commencer à voyager, pour que la curiosité pique de manière incurable les fibres vitales du corps, et que cette première fois, débute une longue liste de passions à vivre. A jamais, je demeurerai avide d'horizons tropicaux qui ne réservent qu'étonnements perpétuels, relations passionnelles avec la Nature, saveurs inouïes de la vie, bien-être extraordinaire, ouverture intéressante d'esprit, et un contact avec d'autres peuples, d'autres façons d'appréhender le quotidien qui se traduit irrémédiablement comme une leçon généreuse de savoir-vivre et d'humilité.

Quelques années plus tard

Ce voyage date de Janvier 1990. Au moment où j'écris ces notes, quelques autres itinéraires ont croisé nos routes. Nous sommes retournés aux Caraïbes, et notamment en Martinique.

Dans un livre dissertant de cette région, j'ai rencontré la phrase suivante, écrite par Fernand Braudel à l'époque de Philippe II. L'auteur tentait de définir la Méditerranée. Il la décrit dans ces mots : "personnage complexe, encombrant, hors série, échappe à nos mesures et à nos catégories".

Si je ne m'accorde pas à cette pensée en ce qui concerne la Méditerranée, j'avoue que cette petite phrase sied parfaitement aux Caraïbes. Bien sûr que cette région "échappe à nos mesures et à nos catégories". Les facteurs climatiques, géologiques, culturels et historiques qui ont engendré la population et les pays caraïbes ne ressemblent en aucun point aux nôtres. La population bien qu'encore traumatisée par les déracinements, secouée par de nombreuses questions existentielles, est l'une des plus attachantes du globe, par sa diversité, mais aussi ses expériences et sa façon d'aborder l'étranger occidental.

"Encombrante", mieux que quiconque je peux le prouver. Mes souvenirs, mes pensées, mes projets sont envahis de ses parfums, de ses saveurs et de ses panoramas magistraux. Souvent je kidnapperais mon noyau familial et je l'emmènerais vivre sur les eaux émeraude, batifoler dans les cays, sans souci de l'avenir, parce que là-bas on ne prévoio rien, chaque chose en son temps, et pour le reste, profiter du moment qui se présente est une loi.

"Hors-série", aucune couleur, aucune forme, aucune sensation libérées par cet endroit merveilleux ne peuvent être produites par l'homme. Jamais il n'égallera le génie de la Nature, et peu de région du Monde réservent sans doute, tant de beautés pures et saines. Lorsque nous atterrissons à Fort-De-France, mon coeur réagit comme nulle part ailleurs. Le soleil rit. La Nature éblouit par ses créations inépuisables. La mer envoûte l'âme et fait d'elle un marin qui ne sait pas naviguer. Les sentiments de béatitude, je ne les ai ressentis qu'aux Antilles.

La Martinique généreuse m'a ouvert ses portes sur les Caraïbes. Sa terre chaleureuse m'a transmis le goût de la liberté. Son horizon, où les courbes d'autres îles se dessinent, m'a attirée sur les flots. Le virus de l'aventure antillaise s'est installé au sein de mon âme émotive. Où que je sois, quoi que je fasse, ses images me suivent. Elles m'imprègnent tant qu'à Paris, mon esprit efface parfois les bruits trop fracassants, les visages trop nombreux, les voitures polluantes, et que je me retrouve soudain à contempler le balancement des mâts des voiliers abrités dans une anse paisible.

Jamais je ne m'émanciperai de l'Amour que je porte aux Tropiques. Et loin des îles chères à mon coeur, je me sens souvent comme naufragée. Je chavire de tristesse. Je me sens comme en rupture avec mes éléments vitaux. Les îles vivent. Mi-humaines, elles ont chacune leur personnalité. Mi-naturelles, elles enchantent les sens. Elles me possèdent telle une passion envahit le coeur, l'âme et l'esprit quand elles scient toute volonté de demeurer loin d'elles.

Pourquoi quittons-nous le Paradis? Pourquoi n'y vivons-nous pas en perpétuels voyageurs de l'esprit soumis aux rêves des découvertes à venir ? Pourquoi choisissons-nous de vivre dans une ville surpeuplée où hommes et femmes s'ignorent, voire sont désagréables les uns avec les autres sans raison ? Pourquoi vit-on perpétuellement manoeuvré par le stress inutile du lucre ? Pourquoi ? La réponse se trouve certainement dans le caractère avide de posséder de l'être humain. Peut-être, lorsqu'il a vécu entouré, surchargé d'inutilités, il ne peut plus se suffire du nécessaire.

Le voyage donne envie de voyager. Et pourquoi n'écouterait-on pas l'appel du large sans plus se poser de questions ?

A suivre...

Nathalie Cathala
Le 2 Mai 1994

TABLE DES TITRES

GRAND DEPART, SAMEDI !

Brèves explications climatiques
Un soleil bleu qui pleut sous les alizés
L'espièglerie des géants verts
D'une saison à l'autre
La Perle créole

UN DIMANCHE A LA CAMPAGNE...

Grand Case
Légendes et Histoire
Un "paisible" destin bouleversé
Un nom de légendes
L'Occident se partage le Monde
La contrariété légendaire des Français
Des personnages inoubliables
Sur le chemin de ruines bavardes
Chemin faisant...
Les adieux de laBelle Créole
Sous les eaux la vie s'organise
"Séquence improvisation"
Les bonnes vieilles traditions :
Méridienne à l'ombre des palmiers, Ti' punch et épices du soir

LUNDI :

MORNE-VERT OU LA PETITE SUISSE A LA MARTINICAISE

Un euphémisme déloyal,
Joutes entre terre et mer
La palette du peintre
Quelques cocotiers, et ... " Un ti punch, s'il vous plaît "

MARDI :

"FAIT TROP CHAUD POUR TRAVAILLER".

MERCREDI :

PARTANCE POUR LE "GRAND NORD "

MERCREDI :

PARTANCE POUR LE "GRAND NORD "

Quelques lignes pour un coup de gueule
L'histoire sous un épais accent créole
Carte de la Martinique
Après Saint-Pierre
Morne-Rouge
La forêt tropicale, sa richesse extraordinaire
Morne-Rouge, sous les caprices de la domination
L'Ajoupa-Bouillon
La Côte au vent
Un jardin sans jardinier
Un passé idyllique pour une douceur universelle
Des secrets de fabrication à l'ingratitude hostile
Ces géants qui lutinent le ciel
Un passé idyllique pour une douceur universelle
Du berceau de la canne aux secrets de fabrication
L'idéal de la blanche
Le bois d'ébène
La Tisane du Père Labat
La Caravelle, maîtresse de la Pointe du Diable

Repaire de la contrebande
Le trésor des lagons cristallins
Amarrée au large face à l'infini
Le Phare, la Pointe du Diable et l'Anse du Bout
Une espèce endémique disparue : les Dubuc
La saga Dubuc
La Sultane Validé l'une des quatre reines
Au sommeil de la Trinité
Arcane créole
Dernier adieu pathétique
Le Fief de la paysannerie
L'économie survit au-dessus de ses moyens
La trilogie des délices
Une étrangère fait des affaires
Un sol où elle se plaît, et pour cause...
Ne lui dites jamais qu'il est arbre ...
Le roi Taino, venu du pays des Arawaks
Vue furtive sur Fort-de-France
Suivre la belle créole dans les verts pluvieux
Les tourments du paradis
Tracé sinueux sous la pénombre
Toutes les essences tropicales dans les plis d'un mouchoir froissé
Immersion dans un aquarium végétal
Rencontre inoubliable : une flore fantasmagorique

JEUDI:

UN CATAMARAN POUR UN DECLIC INDOMPTABLE

Des dauphins quel bonheur !

VENDREDI :

DE JOSEPHINE, AUX SALINES, EN PASSANT PAR LE RHUM ET RETOUR PAR LE DIAMANT

La vache des fleuves tropicaux

Il n'en subsiste que le nom

Une coquetterie soignée : les Trois-Îlets

Où l'histoire tisse sa légende

Un mariage pour des rêves tronqués

Une bonne étoile sous une légende de plus

Une révolution qui tombe à pic

L'histoire rattrape les légendes

Le mystère traverse le Canal de Sainte-Lucie

La mémoire vive et respectueuse

Il fait soif sous le soleil

Le Sermon du Père Labat suivi à la lettre

Salines inoubliables

La route sait se faire pardonner

Une ombre au paradis?

La promesse éternelle des Tropiques : le Diamant

HMS Diamond Roc

Le joyau paisible des mers du Sud

Retour dans la pénombre

SAMEDI : ET SI NOUS RESTIONS ?

Projets d'avenir

Quelques années plus tard

LISTE DES OUVRAGES UTILISES :

Multi - médias

Encarta 97 CD-ROM
Larousse Multimédia Encyclopédique CD-ROM
Encyclopédie Universalis>> CD-ROM
Larousse Encyclopédie de la Nature CD-Rom
Corel Galery 2 CD-ROM

Revues

Îles Magazine : Spécial Martinique

Livres

Que sais-je ? Les Caraïbes PUF
Les Antilles Françaises Berlitz Guide de Voyage
Antilles Guyane Mer des Caraïbes Guides Bleus Hachette
Caraïbes et Antilles Bahamas « Guide Mondial » Editions Vilo, Paris
Trees of the Caribbean M Caribbean Pocket Natural History Series
Caraïbes Baedeker
Martinique Antilles Guides Gallimard
Le Grand Guide des Petites Antilles Bibliothèque du Voyage